

Toi et moi, toi surtout

Arachnée

-1-

Est-ce Dieu possible ? Oui, cela se peut, en effet : tu peux bel et bien tisser des liens avec d'autres et d'autres encore pour le plaisir de les prendre au piège de la séduction qu'ils prétendent exercer sur toi, sur moi, sur nous tous, et ainsi les voir dévorés par le désir qu'ils ont de nous approcher, de nous connaître pour profiter de nous, qui jouissons du spectacle de la séduction qu'ils prétendent exercer sur nous...

Elle est amusante et même cocasse cette femme qui se persuade à longueur de lettres et de discours, sous le feu de ses baisers et dans l'intimité louche de ses étreintes, qu'elle nous a séduit alors que c'est nous, c'est moi, c'est toi, qui l'avons acquise au goût de nous séduire.

Tous et toutes sont persuadés de m'avoir séduit alors que c'est moi qui ai suscité en eux le goût de me séduire pour me réduire à ça : cette matière à désirs et à fantasmes.

Moi, je dis : faire de ma vie un exemplum, un exemple à ne pas suivre, m'a toujours séduit ; c'est ma seule concession à la volonté de séduire...

Mais un autre, peut-être toi, dira avec quelque raison, à peu près ceci : « Moi, je suis ce Tantale retors qui fait semblant d'avoir faim d'eux, je ne poursuis qu'un but : dévoiler la séduction pour ce qu'elle est : un jeu suppliciant où triomphe cette morale toute simple mais si riche : tel est pris qui croyait prendre ! »

Tisser une toile pour prendre au piège tous ceux qui se présentent, tisser des liens avec eux, décorer notre vie morne et instable avec les désirs de ceux qui se veulent proches de nous parce qu'ils nous approchés, et puis, par esprit de dérision, défaire ses liens, les déchirer, ou mieux encore laisser là sa toile, la désert, l'abandonner, la laisser s'effiloche au gré du vent, oui c'est bien là une possibilité de l'existence que d'aucuns désespèrent d'épuiser.

Je ne joue pas à ce jeu malsain ; je m'en tiens à distance irrespectueuse, je l'observe pour ce qu'il est : un jeu qui approche la mort de vilaine façon, un contre sens absolu, un symptôme de décadence propre aux vies de ceux et de celle qu'ennuie l'existence au point d'en faire un jeu stérile et dérisoire. La séduction me conduit là où je n'aime pas être : dans la parole mensongère, déployée à tous crins, mais en fait repliée sur elle-même, sur sa jouissance narcissique. Une main tendue, aussitôt retirée, me fait le même effet, mais la colère est immédiate : je n'aime pas que l'on se joue des rapports humains.

Que se passe-t-il au juste ? Le séducteur inlassable, séduit par la séduction qu'il exerce à son corps défendant ou non, a fini par s'empêtrer dans sa propre toile, mais il s'est débattu tant et tant qu'il est tout de même parvenu à s'en extraire, péniblement. On ne renonce pas facilement, on n'y consent que lorsque le jeu devient dangereux ou grinçant.

Le tisseur de liens est parti ailleurs faire une autre toile. L'expérience ne lui a pas servi de leçon : compulsions de répétition...

Entre araignées, on se comprend, mais pour finir, on n'a capturé que du vent. Dans ce jeu, il arrive que des cadavres, un au moins, jonchent le sol... On séduit par goût, bien sûr, mais dans ce goût immodéré, c'est le dégoût pour la vie qui s'exprime. C'est autre chose, tomber sous le charme d'une voix et d'une parole peut-être désabusée, peut-être enthousiaste, mais vraie, qui nous invite à la rejoindre dans un ciel partagé ! Pour être ouvert à cela, il ne faut pas être pétri de convictions et attendre son heure, ne jamais être à l'affût, mais disponible, infiniment disponible pour les autres quels qu'ils soient, sans a priori, sans désir de plaire et sans la crainte malade de déplaire.

Toute cette haine contre l'existence, toute cette angoisse sourde que l'on rabat sur les autres pour qu'ils souffrent au moins un peu, et même beaucoup, c'est encore mieux, toute cette maladie des mots a viré au cauchemar. Il ne faut pas jouer avec les attentes et les désirs d'autrui sous peine, au moins, d'en faire les frais...

Cette morale frileuse est insuffisante ; il faut la contredire au nom d'une probité plus élevée, qui ne joue pas le jeu de la récompense et du châtement ! L'éthique remplace alors la morale toute faite. La prudence cède le pas à l'exigence vitale du bien vivre ensemble. On n'évalue même pas les actes à leur conséquence, on ne veut rien savoir des motifs et des motivations, et les circonstances nous importent peu. Il faut partir de l'existence nue. Le désert est proche ; convoiter l'oasis pour soi seul, voilà la faute capitale. Entre mirages et morale désincarnée, beaucoup naviguent à la recherche du repos que les autres ne pourront jamais leur donner...

Qu'advient-il de ceux ou de celles qui ont été pris à leur propre piège et qui se sont emberlificotés dans des liens trop forts pour eux ? C'est l'histoire de l'arroseur arrosé ! La toile, en effet, s'est répétée indéfiniment : chaque lien tissé par et avec le piègeur a renforcé la raison d'être de la toile du piègeur, et chaque personne, en réaction, a filé sa propre toile en tissant des liens avec le piègeur pour le piéger à son tour... Une circularité est à l'œuvre où les séducteurs ont séduit les amoureux de la séduction. Etre séduit, séduire, c'est tout un pour celui ou celle qui s'en sert comme d'une arme, forcément à double tranchant ! A chacun, le mal fait, de se dépêtrer et d'abandonner sa toile au vent... Le piègeur a piégé les autres, les a entraînés dans son jeu, et s'est piégé lui-même. Beau bilan ! Le goût de la séduction, c'est le goût du pouvoir : moi qui ne suis que cela, je suis parvenu à la, à la séduire, tu te rends compte ! Voilà à peu près où nous en sommes quand nous nous livrons à ce petit jeu.

-2-

Amitié, amour, relations, autant de cadres mentaux propices à l'élaboration de la toile multiple qu'on vient de décrire et de décrier. Que faire dans tout cet imbroglio et qu'en faire ?

Surtout ne pas tisser des liens pour piéger les autres et se faire prendre à son propre piège, c'est-à-dire ne pas mentir, ne pas dissimuler, ne pas simuler et ne pas dresser les uns contre les autres en disséminant des contre vérités, des mensonges, des fausses évidences, en d'autres termes ne pas empoisonner la vérité à la source ...

Même les non-dits participent de cette stratégie où le lien amical, amoureux ou professionnel est perverti. Il faut prendre garde aux personnes avec qui l'on entreprend de tisser des liens et chercher l'araignée sous le sourire, et puis rire, rire de tous ceux et de toutes celles qui se livrent à ce jeu malsain, balayer d'un revers de main les toiles importunes, ne laisser place qu'à l'immense texte de la vérité, et, telle Pénélope, prendre soin de défaire le tissu de non-sens tissé la veille dans la pensée qu'on a des autres, les importuns qui font les importants, en veillant à ne pas achever trop tôt ce qui est et doit être un processus sans fin.

A cette faim de vérité, qui court parallèlement à cette fin de non-recevoir qu'oppose au travail de la vérité l'intrigant qui tisse son piège arachnéen, il faut opposer une autre fin de non-recevoir, celle qui consiste à affirmer la nécessité d'airain de l'inachèvement par lequel la vérité ne s'affirme que par à-coups, dans la fragmentation d'une parole plurielle, multiple mais commandée et mise en ordre par la probité intellectuelle. Ne plus se présenter alors comme le recours à ceux et à celles qui ont faim de providence. L'homme providentiel, la femme fatale jouent le même jeu...

-3-

Ce que j'ai dit aujourd'hui me semble vrai, c'est une bonne base de départ, une base saine de discussion que nous pouvons, si vous en êtes d'accord, approfondir. Il est probable que, ce faisant, nous serons amenés à contredire ce premier jet, cette affirmation ou ce faisceau d'affirmations premier. Nous irons, selon toute vraisemblance, de contradiction en contradiction ; nous élargirons toujours davantage notre base de discussion que nous ne traiterons jamais comme une base de données irrécusable. La discussion n'est pas close, ne le sera que lorsque nous aurons décidé de la clore, mais pour la reprendre plus tard. Il ne s'agit pas d'une mesure dilatoire propre à égarer jusqu'aux plus perspicaces d'entre nous. Il ne faut pas céder au découragement de l'infini.

-4-

Pénélope attend Ulysse qui reviendra avec sa moisson de périls ; de ses expériences, il se fera un texte immense. Ceux qui savent raconter conteront et ceux qui savent lire diront l'histoire d'Ulysse aux autres qui écouteront. Ceux qui ont écouté répéteront à leur tour ce qu'on leur a dit que d'autres encore transcriront... De cet enchaînement émergeront de nouveaux textes, de nouvelles interpolations qui polariseront le récit dans telle ou telle direction inédite, peut-être inouïe. Le retour d'Ulysse n'interrompt pas la chaîne narrative, tout au contraire, il en suscite une autre, et puis une autre, indéfiniment...

Entre temps, Pénélope aura laissé son métier à tisser, une fois les prétendants exterminés pour ne le retrouver que plus tard dans sa maison apaisée. Tout au contentement du retour de son mari, elle écoutera, des heures et des heures durant, le récit qu'Ulysse, son roi, fera de ses exploits. Mais ce récit déjà n'appartient plus à Ulysse ; les oreilles et les langues de tous ceux qui ont écouté s'en sont emparé pour le disséminer, l'amplifier, lui faire vivre de nouvelles aventures. Tous et toutes sont toujours à la recherche d'un sens (d'une morale, d'une leçon) qui ne suspend son improbabilité que le temps d'un récit, le temps de donner à voir et de faire rêver.

L'araignée tisse irrémédiablement la même toile sur le même modèle. Le fil ténu de notre narration n'est pas arachnéen. L'itération n'est pas la répétition inlassable d'un schéma uniforme.

Alors, des faits, rien que des faits ?! Le procès-verbal, purement constatif, ne garantit en rien l'élaboration d'une vérité pleine et entière. En l'absence de témoins, on recourt à des hypothèses classées par degré de vraisemblance. On regroupe et recoupe les témoignages, quand il y en a, pour tenter de reconstituer un puzzle où, non seulement des pièces manqueront toujours, mais où les pièces disponibles sont des reconstitutions, des élaborations secondaires sujettes à caution. La prudence est de mise en la matière et la matière manque ou bien elle trop abondante. Abondance de faits ne nuit pas, sauf à la clarté, peut-être... Mais de quoi parle-t-on ? De faits, précisément, reconstitués à travers le prisme de la mémoire et passés au crible du langage. Des faits, oui, mais des faits devenus des effets de langage...

A l'extrême opposé de cette façon de faire juridico policière – l'établissement des faits – il y a le langage qui s'observe être le langage quand il est aux prises avec la représentation des faits, le langage autoscopique d'une certaine littérature...

Fiction, friction, frissons, halte là ! Tout fait narré, qu'il soit purement imaginaire, qu'il participe du on-dit généralisé propre au papotage quotidien – toujours médisant, disant pour faire mal – ou qu'il se veuille procès-verbal prétendant ne décrire que le strict déroulement des faits, tout fait narré, qu'il soit rapporté ou bien écrit, n'est-il pas une fiction, c'est-à-dire, en l'occurrence, le résultat d'une élaboration langagière où ça frotte et ça frissonne ? Ca frotte entre les mots qui se frayent un passage douloureux entre des bouts d'événements. Le pire est toujours sûr ; on peut en rajouter une couche sans crainte de se tromper ! J'ai le frisson quand j'écoute ton histoire, tu frissonnes toi aussi chaque fois que tu la racontes ! Faux frisson, parfois !

L'historien, lui-même, n'échappe pas à cet état de fait, il fait état de ce qu'il peut en recourant aux hypothèses pour expliquer sa collection de faits. L'histoire comme source d'une certaine littérature, mais aussi la littérature – un fait de culture parmi d'autres pour l'historien – comme source de la pratique historisante... Voilà où nous en sommes.

L'espace interrelationnel, dans toutes ses dimensions, est la proie du langage ; il est tributaire d'une mémoire individuelle et collective, par nature sélective. Se souvenir de tout, ce serait mourir sous le poids de l'inoubliable. Les limites de notre mémoire nous aident à supporter l'abjection, la cruauté et l'ignominie qui croisent toute vie d'homme.

Alors, où situer la littérature dans cet espace second que le langage oppose et appose toujours aux faits ? Oppose en appasant, dans la claire conscience du processus, qui caractérise toute littérature digne de ce nom ? Cette question nous ramène à Ulysse et à Pénélope, deux figures emblématiques de notre littérature.

D'un côté, la femme par qui arrive le scandale, soit quelque chose à narrer, telle cette Hélène à l'origine de la guerre de Troie, telle cette Pénélope qui, attendant son mari parti au loin guerroyer, suscite la convoitise des prétendants à la couronne et tente de dissuader son fils Télémaque de quitter Ithaque pour chercher son père. D'un autre côté, l'homme, tel cet

Ulysse, traversant mille périls, celui à qui il arrive quelque chose, et qui ne rêve que de revoir Pénélope, la femme entre les femmes, afin de se reposer...

Pénélope, repos du guerrier ! Ulysse se reposera, mais il lui reste tant et tant d'exploits à narrer. Sa vie « glisse au malheur de l'infini » dès qu'il pose le pied à Ithaque. Pénélope penchée sur son métier à tisser reste pour nous la figure la plus énigmatique qui soit dans toute cette aventure aux rebondissements multiples... Ulysse n'a qu'une corde à tendre, celle de son arc vengeur ; il en fait vibrer la corde autant de fois que nécessaire afin de tuer, un à un, tous les prétendants. Puis vient le temps de faire vibrer les cordes nombreuses de la lyre ; le temps des aèdes commence. Les exploits d'Ulysse survivent au bout de leurs doigts qui accompagnent leur chant.

Pénélope sait au fond de son cœur la vérité douloureuse : elle refuse de croire à la disparition de son mari, à sa mort sans phrases. La foi est sa vérité. C'est dans ce refus de croire son mari mort qu'elle puise énergie et courage, et « l'histoire » lui donne raison, raison de vivre et d'attendre. Elle ne lâche pas son métier à tisser, puisant dans sa foi en la survie d'Ulysse la force de continuer à tisser un texte improbable, qu'elle défait le soir venu et reprend le matin, afin de tenir à distance les prétendants au pouvoir. Jusqu'à nos jours, la littérature a toujours été associée à la volonté de survivre à un désastre où se sont abîmés tant et tant de vies innocentes qui ne demandaient qu'à faire leur travail de vie sur cette terre.

Pénélope n'est pas une femme de pouvoir ; son seul pouvoir est dans les mots qu'elle adresse à sa mémoire et qu'elle ne prononce pas, qu'elle adresse dans le tréfonds de son cœur au souvenir de l'homme qu'elle aime de toutes ses fibres, souvenir tissé et retissé, disant et contredisant le propos des autres qui en veulent à sa vie, veulent lui ravir son droit à être encore et toujours elle-même, c'est-à-dire la femme d'Ulysse...

Pénélope a maille à partir avec le pouvoir. En tissant, elle y contribue, mais pour le défaire le soir venu. La défaite des prétendants est déjà dans le mode d'appropriation de la vérité qui est le sien : l'itération. Si le pouvoir a besoin de se répéter pour exister, pour perdurer, il s'accommode mal du détissage systématique de Pénélope.

Ulysse, pris dans la narration de ses aventures, est le roi légitime d'Ithaque, mais ses récits subiront le même sort que Pénélope fait subir au tissage de sa tapisserie : ils seront défaits, puis refaits, parfois même contrefaits. Ulysse ne restera pas le propriétaire de ses récits. Bientôt, il ne pourra plus dire « je », il devra se contenter d'un « il » surimposé, surdéterminé qui lui sera comme un avant-goût de sa disparition définitive dans la trame et le drame d'un récit plus grand que lui.

Pénélope est à l'œuvre, elle ne se taira pas ; son silence est tout tissé d'écoute, tendu vers la parole d'Ulysse. Elle ne s'effacera pas ; elle se tiendra en face de l'homme qu'elle retrouvera. Il ne faut pas voir Pénélope comme une femme tout juste bonne à écouter béatement le récit des exploits de son mari. Elle tire les fils de paroles où s'entrecroisent le dire de l'un et l'écoute active de l'autre, dans un échange de paroles, de regards, et de silences où la vérité ne s'élabore que mot après mot, phrase après phrase, et où la contradiction est reine, mais une reine d'un jour, contredite, détrônée demain par une contradiction nouvelle, un épisode nouveau.

Ulysse a fait l'expérience du dehors, de l'hostilité des éléments déchaînés par les dieux retors. L'aventure est derrière lui, désormais, mais il lui fallait faire l'épreuve de l'étranger et

de l'exil pour revenir rasséréiné. Ulysse n'est pas rassis, mais serein. Quant à Pénélope, elle est revenue de son exil intérieur après avoir fait l'expérience de l'hospitalité dévoyée par ses prétendants. Tous deux ont partagé le même danger et le même désir : Hospis, hostis, hospitalité, hostilité... Pénélope n'a qu'une crainte : reverra-t-elle l'homme qu'elle connut ? Un instant, elle en doute quand son palais devient une mare de sang ... Ulysse, avant de dévoiler sa présence, veut s'assurer que Pénélope lui est restée fidèle. Pénélope respire : Ulysse est bien celui qui sait encore accueillir la vie dans sa maison après le carnage. Ulysse sourit : Pénélope n'a pas failli à son devoir de fidélité ; elle est la mémoire vivante et vibrante de la maisonnée.

L'arc et la flèche ont vibré, les doigts de Pénélope ont tissé les liens défectibles sur le métier à tisser du temps, l'écheveau foisonnant toujours à portée de main, et la lyre a vibré dans l'air doux du soir...

Restent maintenant des voix qui chantent dans le matin calme que l'on peut entendre ; les doigts roses de l'aurore font déjà résonner la lyre céleste qui s'empourpre. Une nouvelle aventure peut commencer... Athéna veille qui a puni Arachnée, devenue ce petit hôte docile de la maison qui se répète inlassablement. Ulysse, Pénélope et tous ceux qui partagent leur histoire savent ce qu'il en coûte de défier les dieux. Eux aussi ont fini par mourir, mais l'araignée est toujours là, les récits des exploits d'Ulysse aussi...

Dans votre maison, laissez une place pour le métier à tisser qu'est devenu pour nous la trame de vos rêves ! Le temps y pourvoira : vos rêves les plus échevelés, volez-les au temps fermé, ils vous attendent. Faites-en des récits ouverts à tout vent ; le temps n'attend que cela. Faites-lui la grâce de ne pas le contredire, laissez-vous porter par lui ! Entamez enfin le récit du temps ! Le temps du récit est pour vous, pour toi, pour moi qui ne sommes pas à la recherche du temps perdu. Je n'ai pas perdu mon temps, je l'ai pris comme on peut le prendre ; il m'a filé entre les doigts, et c'est bien ainsi. J'arrête le temps, j'arrête la mort dans le regard doux que tu poses sur moi, la voix calme et mesurée qui te porte vers moi. J'ai fait en sorte que tu puisses me parler... Disons-le ensemble encore une fois : « Nous sommes ensemble, mais pas encore. »

Morale et éthique

-1-

Toute morale constituée est constituante : elle structure mon être qui la structure. La morale, ça n'existe pas, il en existe une infinité possible, beaucoup ont péri au fil du temps, d'autres existent encore, perdurent en s'adaptant à l'évolution historique, telle la morale dite judéo-chrétienne, basée sur le Décalogue.

Toute morale donne une impression de fixité, d'intangibilité, c'est là une illusion... En tant que produit historique, une morale x ou y évolue dans le temps, s'adapte, mute et puis meurt un beau jour.

Les morales, toutes sans exception d'origine religieuse, coexistent difficilement : elles se font concurrence, elles se disputent les esprits, le champ social, le champ historique, elles se veulent toutes transhistoriques, éternelles et universelles, elle visent toutes l'hégémonie...

Fort de ce constat, qu'arrive-t-il à un esprit lucide qui prend acte en lui de la mort de Dieu ? Toute religion lui répugne, il s'en tient à l'écart, cependant perdure en lui une tendance morale et moralisatrice, soit le besoin, la nécessité pratique de se conformer à des règles de vie communément admises. C'est que la morale, c'est-à-dire toute morale, répond au besoin de paix sociale, de bonne entente, seules à même de garantir que n'aura pas lieu la guerre de tous contre tous, l'anomie, le n'importe quoi du désir prédateur.

Il s'agit essentiellement de faire en sorte qu'une communauté humaine, à l'échelle de la cellule familiale, d'un quartier, d'une nation toute entière, puisse perdurer, s'inscrire dans la durée, afin de prospérer.

Le jeu se complique quand la guerre est gage de prospérité : au néolithique, quand les hommes ont commencé à se sédentariser, est apparue la guerre : il fallait que les sédentaires se protègent des nomades pillards. Qui, des pillards ou des sédentaires, a entamé les hostilités ? On pensera : les pillards, mais est-ce si sûr ? Tout s'en suit chez les sédentaires en tous cas : si vis pacem, para bellum...

La prohibition du meurtre est levée par une société qui s'adonne à la guerre : tuer un ennemi est un acte glorieux. On voit que ce n'est pas le meurtre en soi qui est condamné, mais seulement l'assassinat des proches, des membres d'une communauté à laquelle on appartient.

La morale - toute morale passée ou présente - condamne le meurtre en tant qu'il est inutile, mais l'admet, et même l'encourage, quand il est utile : pour protéger ou acquérir des richesses, pour préserver un état de fait favorable à la bonne marche « des affaires ».

Outre cela, il y a le meurtre légal, l'exécution capitale : une société élimine les auteurs de trouble, les personnes dangereuses : la peine capitale, nullement dissuasive, est un acte de vengeance déguisé en parodie de justice : en fait, justice et vengeance ne font qu'un, quand la justice, qui est la recherche de la vérité pour le bien de tous, s'abaisse à condamner à mort, c'est-à-dire se laisse aller à ce qu'elle réprouve.

Il y a là un aveu : ce n'est pas le meurtre en soi qui est condamnable, mais l'intention dans laquelle il a été commis : le meurtre qu'on dit gratuit provoque le dégoût autant que le meurtre d'intérêt, pour peu que ce dernier nuise à la communauté...

Le cynisme de toute morale est patent : elle invente des entorses aux règles qu'elle édicte, des exceptions qui confirment les règles que les hommes s'imposent à travers elle.

Il faut plaire aux dieux ou à Dieu, gagner « son ticket pour le paradis », tout en ne s'attirant pas d'ennuis ici-bas. Se conformer à une morale, c'est se garantir un présent prospère, tout en assurant son salut éternel...

Le conformisme, c'est le désir de se conformer à des règles communes pour, assurant le bien de tous, tirer son épingle du jeu, prospérer, faire des affaires, c'est un opportunisme, car enfin si le paradis est pour tous, les richesses ne sont que pour quelques-uns dont on aime à faire partie.

A priori, quoi de plus légitime à vouloir vivre bien, fût-ce au détriment des autres ? Ce détriment doit être déguisé : mes talents, mes compétences chèrement acquises doivent me servir, me distinguer du commun, tout en servant la communauté humaine à laquelle j'appartiens. Il y a là à l'oeuvre un compromis : je sers mes intérêts propres, en servant la communauté dans laquelle je m'inscris.

On a inventé la notion de mérite, elle est d'essence libérale : elle sanctionne dans le monde moderne la promotion de l'individu qui oeuvre au sein d'une communauté. On mérite son sort, son salaire : on a le train de vie qui correspond aux services que l'on rend. C'est là une belle illusion : nos sociétés ne valorisent que ce qui leur est utile : c'est l'utilité économique d'un faisceau de compétences qui déterminent son niveau de rémunération. On peut être bourré de talent, être génial, si ce génie, ce talent au moins ne rapportent pas, ne sont pas rentables, n'ont pas « de potentiel commercial », alors il ont peu ou pas de valeur, et toute valeur en ce monde est marchande.

-2-

Se profile à l'horizon de ma réflexion la notion d'éthique. *L'ethos*, soit la façon d'être, l'acabit, une manière bien à soi de se tenir en société, dans l'être en commun : la prise en considération de notre singularité, de ce qui nous est propre, soit ce qui nous a fait, a fait de nous ce que nous sommes et qui nous sommes, assurément le produit d'un étrange mélange d'actes et d'actions concertées, non concertées, réfléchies ou irréfléchies, qui nous échappent, dont on n'est en rien responsables, puisque prises et menées avant notre naissance, toutes appartenant parfois à un passé lointain, très lointain qui remonte à plusieurs générations.

Oui, il m'apparaît que toute réflexion éthique - portant sur sa possibilité, je dirais même sa nécessité, autant que sur le contenu que l'on peut désirer lui donner, souverainement - doit être subordonnée dans un premier temps, un premier temps seulement, à une réflexion préalable sur *ses conditions d'émergence*, différentes de *ses conditions de possibilité* : cette réflexion initiale porte sur ce que nous sommes pour nous, sur ce que nous pouvons être en étant nous-mêmes, pour nous-mêmes, pour les autres, sur le « matériau » que nous sommes, ce produit biologique tout autant que ce produit de l'histoire - familiale, nationale, mondiale... .

Oui, *l'ethos* doit être, au préalable, interrogé dans ses fondements. Ceux-ci n'ont rien d'éthique, mais ils mettent en jeu le vivre ensemble dont la morale, toute morale, à toutes les époques, a fait sa pâture et son miel, en légiférant sur les conduites humaines.

Ce faisant, on mettra en évidence la nature non pas aporétique, mais paradoxale, de *l'ethos*, paradoxe nullement paralysante : elle ne bloque en rien le cours des choses humaines, elle n'empêche aucune réflexion qui se penche sur elle, pour, dans un deuxième temps, mieux se hausser, « s'en extraire par le haut », non pas en s'en gaussant, mais en adoptant une position pratique-critique qui débouche sur des actes : la construction d'une éthique personnelle et sa mise en pratique, son effectuation.

Contrairement à la parodie qui rend hommage à ce qu'elle parodie, reconduisant ainsi un état de fait, en donnant faussement l'impression de le critiquer, la réflexion éthique chemine en terre connue-inconnue (nous, que nous fréquentons tous les jours, mais avec, en arrière-fond au moins, et parfois de manière aigue, cette question lancinante qui occupe une vie : qui sommes-nous ?) : on ne fait pas exactement table rase du passé, de tout passé, personnel, national, mondial, non, bien au contraire, on se fraye un chemin à travers le maquis de *l'ethos*, ce temps personnel fait chair qui charrie le passé du monde qui nous porte.

Ce chemin de pensée débouche sur une clairière inattendue : nous-mêmes régénérés. C'est une seconde naissance à soi-même, un soi-même dénué d'orgueil et de vanité, ouvert sur les autres, tous ceux et celles qui veulent bien frayer avec nous sur le même chemin de pensée, chemin qui n'est pas unique ni univoque, chemin où la parole fleurit dans la rigueur, la saveur et l'enjouement du dialogue : la pensée se communique, elle vit de se communiquer, elle est un appel à réfléchir en commun, fondant ainsi une démarche convergente-divergente, où place est faite, toute la place, à *la convergence des divergences*, la polémique sans hostilité, non ostentatoire ni attentatoire à la liberté d'autrui...

Cette *convergence des divergences - la disputatio*, la parole raisonnable qui cherche le Bien dans le Vrai - débouche sur *une divergence des convergences* qui fait la part belle à la parole d'autrui qui a le dernier mot, dernier mot qui appelle une réponse ouverte à nouveau sur *la convergence des divergences*, où c'est moi qui, provisoirement, ai le dernier mot....

Je suis d'accord avec toi, tu es d'accord avec moi, nous convergeons, par-delà nos divergences passées, dépassées, cependant il nous reste encore beaucoup à penser chacun de notre côté et aussi ensemble pour dire ce qui nous convient, ce qu'il convient de faire et de ne pas faire en cette vie, que nous avons en commun.

Toute éthique est alors un point de départ : l'on part de soi parmi les autres, sa famille, la nation à laquelle on appartient, bon gré mal gré, point de départ qui « fait la part des choses », point de départ qui permet de se départir d'un certain héritage, en le réévaluant, en le rejetant plus ou moins complètement.

Mais, un rejet complet est-il seulement possible ? Il faut affronter cette question.

Je ne demande pas : Un rejet complet est-il souhaitable ? Non.

La question de savoir s'il est souhaitable trouve sa réponse positive dans la réponse qu'est toute élaboration d'une éthique, née de la nécessité de se distancier de la morale régnante héritée, rejet productif de sens donc, constructif, nullement nihiliste.

La question de savoir, si ce rejet peut être complet ou partiel, reste ouverte, elle ne trouvera réponse que dans le peu à peu d'une réflexion patiente, attentive aux soubresauts de la raison, au « débat de la confiance avec la conscience ».

L'ethos, donc, qu'en est-il de lui qui est nous, qui nous fait être, autant qu'il manifeste qui nous sommes à nos propres yeux et aux yeux des autres ? En d'autres termes, qui sommes-nous au sein de la question éthique ?

-3-

Ce qui fait que nous sommes qui nous sommes - dans la lucidité, l'extrême lucidité même ou bien l'aveuglement, le déni, la mauvaise foi, ou bien encore la fuite dans la communauté fusionnelle, qui nous autorise à nous fuir en subordonnant qui nous sommes à un chef, une tête, tout en s'anéantissant dans un groupe avec lequel on fait corps - ce qui fait qui nous sommes, cela n'est pas nous, cela provient d'un « nous » qui nous échappe, auquel on appartient, duquel il faut se démarquer pour s'affirmer.

S'affirmer, c'est la grande affaire, l'enjeu capital, un enjeu rendu possible par l'évolution du monde, l'état actuel dans lequel il se trouve, que nous trouvons à notre naissance, au sein duquel, heureux, malheureux, nous grandissons, nous nous formons, nous oeuvrons, nous existons...

D'aucuns parleront d'individualisme, pour le critiquer, en faire une variante de l'égoïsme. Laissons-les à leurs vieilles lunes ! Cette critique émane autant des nations musulmanes qui nous jugent immoraux que de certains cercles religieux ou non qui déplorent « la perte du sens de la communauté ». C'est en effet une réflexion sur le sens du mot communauté qui nous fait défaut, qui est à repenser de fond en comble, ce à quoi se sont employés Georges Bataille, Blanchot et Jean-Luc Nancy... On ne l'abordera pas ici.

Je disais à l'instant : *L'ethos*, soit la façon d'être, l'acabit, une manière bien à soi de se tenir en société, dans l'être en commun : la prise en considération de notre singularité, de ce qui nous est propre, soit ce qui nous a fait, a fait de nous ce que nous sommes et qui nous sommes, assurément, le produit d'un étrange mélange d'actes et d'actions concertées, non concertées, réfléchies ou irréfléchies, qui nous échappent, dont on n'est en rien responsables, puisque prises et menées avant notre naissance, toutes appartenant parfois à un passé lointain, très lointain qui remonte à plusieurs générations.

Mélange étrange en effet, parce que le produit du hasard et de la nécessité : tout aurait pu être différent en d'autres lieux, d'autres circonstances, en compagnie d'autres personnes : la singularité est là, génétique autant qu'historique : c'est l'histoire familiale prise dans la grande Histoire, celle des hommes, de l'espèce humaine. Il ne pouvait en être autrement compte tenu des circonstances, compte tenu des forces en présence : ce ne pouvait qu'être nous tels que nous sommes. Les facteurs déterminants ne nous échappent pas, pour peu que nous connaissions l'histoire de notre famille.

En pareille matière, les non-dits pèsent encore plus lourds que ce qui a été dit, raconté à satiété parfois, tout ce qui constitue pour ainsi dire la légende dorée de toute famille qui se respecte, ce fatras émouvant et drôle d'anecdotes que l'on se plaît à évoquer lors des réunions de famille, qui reviennent presque comme une litanie, et qui ont une fonction précise : réaffirmer le lien familial, la commune appartenance à une histoire.

L'étrange, c'est le non-familier, l'inhabituel qui dérange les normes en vigueur, c'est parfois même le monstrueux, ce que l'on montre et pointe du doigt. Beaucoup de gens ont quelque mal à accepter qu'ils sont le fruit du hasard, ils préfèrent se détourner de cette pensée, en la tournant contre les autres...

La monstruosité, l'étrangeté au moins, c'est pour les autres, on ne veut pas se sentir concerné ni cerné par elles. On la fuit, on s'en écarte quand elle surgit, elle provoque le dégoût, elle suscite un sentiment de répugnance.

On répugne à se sentir soi-même un pur produit du hasard. Le monstre, l'étrange, l'étranger étant, eux, d'impurs produits d'une histoire qui a mal tourné : malédiction des enfants de Cham, par exemple, qui justifient dans certaines sectes protestantes américaines le racisme anti-Noirs...

L'énigme de toute naissance, son improbabilité sont niées. Et pourtant, j'aurais pu ne pas naître, ne pas être, si mes parents ne s'étaient pas connus. Oui, mais quand on a le sentiment d'être quelqu'un de bien, d'appartenir à une famille « bien sous tous rapports », comme on dit, le hasard est inacceptable. Toute personne bien née aura tendance à se croire de droit divin...

Et cependant, le hasard de la naissance, comment le nier, sauf à s'aveugler ?

Il faut bien se le demander un jour : Mes parents, comment se sont-ils connus ? Pourquoi ont-ils voulu un enfant ? Pourquoi moi ?

« Qui suis-je ? » est la question par excellence, et y répondre passe par la médiation d'autrui, la compréhension de l'histoire familiale qui a abouti à notre naissance.

Cette dernière question, qui englobe toutes les autres susmentionnées, amorce une quête des origines, qui engage à faire la généalogie du désir d'enfant, recherche au cours de laquelle il nous arrive de comprendre que nous n'avons pas toujours été désirés, attendus seulement, subis, élevés bon gré mal gré.

La question du désir d'enfant : « Pourquoi mes parents ont-ils voulu de moi ? M'ont-ils seulement désiré ? » rebondit, quand l'on est soi-même en position de désirer avoir des enfants.

« Qu'est-ce que je cherche au juste dans mon désir d'enfant ? Est-il bien *mon* désir ? Ai-je, désirant avoir un enfant, des enfants, quelque chose à me prouver à moi, aux autres, à ma famille ? » : cette question n'émerge pas toujours : il est naturel de désirer avoir des enfants. Tout nous y incite, tant la société que notre famille. Naturel, culturel, la différence est nulle : l'espèce et la société réclament leur dû, l'individu n'a qu'à bien se tenir !

Il peut arriver que l'on souhaite prendre le contre-pied de ses parents : on a été « enfant de divorcés », on désirera par-dessus tout fonder une famille solide comme un roc.

On peut découvrir que l'on a pas été désiré, ou alors que, bien que désiré, un de nos parents, voire les deux, s'est détourné de nous, pour des raisons partiellement explicables, partiellement inexplicables. Il est bien difficile de savoir ce qui s'est passé entre nos parents... Nous savons au moins qu'ils ne nous ont pas désirés ou que, même nous ayant désirés, quelque chose a cassé, s'est défait. Un fort ressentiment à l'égard de nos parents trouve alors son origine dans cette découverte qui explique a posteriori les mauvais traitements que nous avons éventuellement subis, qui expliquent pourquoi nous avons parfois été l'objet de tant de haine ou de tant d'indifférence de la part de nos parents, de nos grands-parents, de nos oncles et tantes, de toute personne enfin, chargée, par le hasard des circonstances et avec ou sans l'aval de la Loi, de nous élever.

Hasard des circonstances qui n'a rien de fortuit, à vrai dire : nous comprenons un jour que nous avons été le jouet et l'enjeu d'un drame familial dans lequel nous avons eu l'heur ou le malheur de « débarquer », produits que nous avons été, de bout en bout, par des désirs dont l'origine est à trouver dans la configuration familiale, elle-même produite par une constellation familiale antérieure...

La configuration familiale A, celle dans laquelle je suis né, est produite par la rencontre en apparence fortuite de *deux configurations antérieures B et B'*. Ceci est un premier point.

Mais il y a autre chose, qui est en jeu : *la configuration familiale A* met en scène un *complexe de désirs* qui s'actualise dans certains types de rapports entre les personnes : rapports qu'entretiennent les parents entre eux et avec leurs enfants, qui sous-tendent les rapports qu'entretiennent entre eux les frères et sœurs, or c'est dans cette structure, harmonieuse jusqu'à un certain point ou bien conflictuelle à des degrés divers - certaines configurations pouvant conduire au parricide, au matricide, à l'infanticide, etcetera... - c'est dans cette structure, bel et bien que se joue l'essentiel - pour parfois s'y déjouer - : la mise à l'épreuve de la morale aux prises avec des désirs parfois inavouables (l'inceste entre frères et sœur, consenti ou non, l'inceste commis par un père ou une mère abusive) ou bien licites, parfaitement admissibles, que ne réproouve aucune loi : l'ambition que l'on nourrit pour ses enfants, souvent compensatoire, mais pas nécessairement (un cas limite : Mozart, Beethoven Clara Schumann, par exemple, exploités à des fins lucratives, mais sans doute aussi par un effet de narcissisme déplacé sur l'enfant, par un père omnipotent), le besoin d'avoir de beaux enfants, brillants, présentables, qui font envie aux autres, l'envie aussi de donner la vie, tout simplement, parce que l'on aime la vie, que sais-je encore ?

Aimer la vie, c'est l'aimer dans l'autre. Désirer un enfant de toutes ses fibres, c'est le désirer en compagnie de qui l'on aime. On fait des enfants par amour, jamais par nécessité, par hasard parfois, en aimant ou n'aimant pas...

Notre *ethos* est déterminé, conditionné plus précisément par ce fait tout simple : nos deux parents se sont aimés, et s'aimant encore et encore, nous sommes amenés à valoriser l'amour conjugal, tout naturellement, par un mouvement naturel qui passe d'eux à nous, passe et repasse en nous, jour après jour, longtemps même après que nous avons quitté nos parents pour voler de nos propres ailes.

Il arrive qu'à un moment de leur vie commune nos deux parents ne s'aiment plus, pour des raisons diverses : mésestente chronique, hasard de la vie, problèmes de santé de l'un deux qui le « diminue », changement de profession...

La mésestente chronique est un *modus vivendi* comme un autre. Beaucoup s'en accommodent, en vivent : leur relation se nourrit du conflit. Le conflit est alors un mode de fonctionnement où les deux partenaires y « trouvent leur compte » : il y a là un rapport de maître à esclave, une relation sado-masochiste des plus déconcertantes, mais nullement dénuée de fondements. Ceux-ci sont à chercher dans l'histoire des deux parents...

L'ethos des parents se nourrit d'expériences vécues dans l'enfance et la jeunesse, il peut rejaillir sur leurs enfants de manière inattendue : deux parents qui se disputent constamment n'ont pas nécessairement des enfants qui, dans leur vie d'adultes, valoriseront le conflit, bien au contraire !

La mésestente chronique ne débouche pas nécessairement sur la rupture, elle peut durer une vie entière. De guerre lasse, parfois, tout de même, l'un de deux partenaires s'éclipse : pas nécessairement la victime ; le plus souvent, à vrai dire, c'est le bourreau, parce qu'il n'a « plus rien à tirer » de sa victime. Devenue trop consentante, trop dépendante, n'opposant plus aucune résistance, elle n'intéresse plus. Ce n'est pas toujours le cas, bien sûr. Certains manipulateurs peuvent aller jusqu'au meurtre psychique de leur conjoint, en les acculant au suicide, voire en recourant au meurtre...

Impossible de recenser tous les cas de figure, ce serait l'objet d'un autre travail, d'une toute autre nature.

Bornons-nous à l'essentiel : la mésestente peut surgir un jour comme un coup de tonnerre dans un ciel bleu. C'est là, partiellement, une illusion : un désaccord de fond est toujours « préparé » par une divergence profonde qui n'avait pas encore trouvé à s'actualiser.

Cette mésestente peut toucher au métier : tel homme verra d'un mauvais œil que sa femme affiche des ambitions plus élevées que lui, puis réussisse à faire une brillante carrière... Tôt ou tard, l'homme blessé dans sa vanité s'en ira, la femme, quant à elle, poussée par sa légitime ambition pourra être amenée à rencontrer un homme de plus grande envergure qui partage ses ambitions, la rupture alors sera consommée.

Telle femme n'acceptera pas, à bon droit que son époux se laisse aller à la dérive, ne travaille plus, n'assume plus son rôle de père de famille et de mari, elle prendra alors l'initiative de rompre...

Une autre mésestente qui surgit au cours d'une vie jusque là paisible, heureuse même, harmonieuse selon toutes apparences, peut être causée par l'attente inopinée d'un enfant, par une grossesse non désirée.

La femme peut choisir d'avorter, heurtant ainsi son mari, dans ses convictions religieuses ou bien dans son désir d'enfant.

Inversement, une femme peut vouloir garder son enfant, de toutes ses fibres désirer le mettre au monde. Rien ne s'y opposant matériellement, heureuse d'attendre un nouvel enfant qu'elle se sent parfaitement à même d'élever avec autant d'amour que les précédents, elle désirera

tout naturellement le mettre au monde. L'homme peut ne pas l'entendre de cette oreille et contraindre sa femme à avorter. Peuvent s'en suivre alors des drames aux conséquences incalculables.

La méésentente qui surgit, pour ponctuelle qu'elle soit, met en évidence un désaccord de fond : l'homme se révèle être un égoïste de première force, qui refuse d'assumer l'éducation d'un nouvel enfant. Cet égoïsme viscéral, c'est un égocentrisme exacerbé, une incapacité totale à se mettre à la place d'autrui, une volonté farouche d'imposer ses points de vue, son mode de vie... On pourrait développer à l'infini, en passant par des exemples concrets, on ne le fera pas ici.

Disons ceci, de fondamental : la vie des enfants qui ont vécu un tel drame sera marquée à jamais. Est-ce à dire qu'ils répéteront le comportement de leurs parents ? Bien sûr que non ! Tout est possible...

L'ethos, originellement, c'est un cadre de références, un vivier de comportements, tout autant qu'un passé familial lointain ainsi qu'un héritage génétique.

C'est dans ce cadre que les enfants feront des choix de vie : leur liberté est totale, mais bien sûr, elle ne s'exerce qu'en situation : les choix que les enfants font, une fois devenus adultes, sont déterminés par :

1. *le facteur héréditaire* : une maladie génétiquement transmise, un tel héritage pèse lourd...
2. *le facteur historique*, par exemple une propension à l'alcoolisme chez l'un des deux parents, voire les deux, constitue un « facteur-risque » important...
3. *le complexe de désirs* qui s'actualise dans la famille, avec ses aléas, ses avatars.

Evaluer la part de chaque facteur n'est pas dans mes intentions.

Aucune théorie, de quelque obédience qu'elle se réclame, ne peut se targuer d'expliquer *l'ethos*. Bien sûr, la médecine, la neurobiologie, la psychiatrie, la psychanalyse, la sociologie et l'économie politique ont leur mot à dire. Elles concourent toutes à expliquer les comportements humains, sans en épuiser la signification globalisante : la totalité du phénomène humain échappe à la conceptualisation totalisante, chaque science étant enfermée dans ses méthodes, sa terminologie, aucune synthèse n'est possible.

En l'occurrence, il s'agit plus pour moi d'explicitier que d'expliquer. Les explications sont possibles, nombreuses, foisonnantes même. Il est bon d'y recourir au coup par coup. Une psychothérapie, par exemple, bien menée, aidera une personne à voir clair en elle, c'est-à-dire à évaluer ses désirs, à en comprendre l'origine, à les hiérarchiser pour mieux conduire sa vie : elle fera des choix qui l'engageront sur une voie nouvelle, une fois dégagée des contraintes héritées de son histoire personnelle-impersonnelle – 1. le facteur héréditaire : les traits, le physique, les maladies ou les risques de maladie, 2. le facteur historique : la transmission des valeurs, des us et coutumes, des façons de se tenir à table, en société 3. *le complexe de désirs* - qui pèsent sur elle.

Une fois « au clair » sur ses désirs, cette personne ne pourra pas faire l'économie d'une réflexion éthique. Elle partira de ce qu'elle sait d'elle : ce qu'elle aime et n'aime pas, ce qu'elle désire et ne désire pas.

Le « *moment moral* » pourra perdurer, si elle est attachée à une morale constituée qui structure sa vie consciente, il pourra aussi muter, donner lieu à *une réflexion proprement éthique*.

-4-

Ce qui me paraît réellement déterminant pour la constitution d'une éthique, c'est ce que j'ai appelé *le complexe de désirs*, propre à une configuration familiale donnée, car c'est en lui que s'actualisent le facteur héréditaire et le facteur historique : les désirs sont conditionnés par eux tout autant que par *les deux complexes de désirs préexistants*.

Lui seul est au carrefour du *donné* : en lui s'actualise le débat de la liberté avec la nécessité, la nécessité de faire des choix étant par définition la liberté, seule nécessité à même de nous hausser au-dessus de la pure et simple nécessité subie dans l'inconscience, l'ignorance de soi et des autres, la non-prise en compte des facteurs sociologiques et économiques...

Cette nécessité, tout être humain la ressent, mais une morale constitué inclinera à la brider : la morale choisit à notre place, elle nous impose des comportements. A la limite, se conformer à une morale, en en suivant à la lettre tous les préceptes, permet à l'individu de nier sa singularité au profit exclusif de la société dans laquelle il vit et meurt. C'est ainsi toute une vie qui peut se voir et se vouloir encadrée, c'est un abandon pur et simple de souveraineté.

Dans le même temps, et ce n'est nullement contradictoire, l'on pourra, en ayant une conduite morale irréprochable, se mettre en valeur, et en l'occurrence, se mettre en valeur, c'est se valoriser aux dépens d'autrui, au détriment de ceux que l'on qualifie d'immoraux. La morale s'affiche, elle vit de s'afficher : elle n'est que ce que les êtres qui se disent moraux en font, au jour le jour...

La morale comme garde-fou, en quelque sorte, qui, ayant réponse à tout par avance, autorise qui s'en autorise à ne pas penser par soi-même... Cette autorité est doublement tyrannique : elle tyrannise qui s'y soumet et elle permet dans le même temps à qui s'y soumet de tyranniser les autres.

L'opprobre est une arme redoutable. Elle est bien utile pour disqualifier un adversaire politique, une personne publique.

En cela, la morale est la grande pourvoyeuse de médisances, de calomnies, la source intarissable de méfaits perpétrés en son nom : au sein de la morale, l'individu trouve à faire passer ses désirs troubles pour moraux, en stigmatisant l'immoralité des autres.

Les pères et les mères la vertu ont de beaux jours devant eux : tous et toutes trouvent le moyen de se servir deux fois de la morale : elle les met en valeur en tant qu'êtres profondément moraux et elle leur permet d'exercer leur haine, leur envie, leur sadisme sur des semblables jugés immoraux.

Ceux qu'il jugent immoraux leur servent de spectacle : combien de grenouilles de bénitier ne se repaissent-elles pas des cancan dans les commérages et dans la presse qui alimentent les commérages, qui portent non seulement sur les gens de l'immédiat voisinage, mais aussi sur les personnes célèbres !

La morale tyrannique, dans cette perspective délétère, c'est *une vie par procuration déguisée* : la vie des autres est une aubaine, une perpétuelle occasion de s'indigner, en vivant par personnes interposées des actes jugés immoraux...

Il y là une servilité qui sert toutes les autorités religieuses et civiles...

Ce type de servilité sévit dans toutes les théocraties. Il y règne l'hypocrisie la plus grande, car aucun être humain ne peut échapper à son humanité : l'homme est tout autant un être de besoins qu'un être de désirs, et quand il regarde en lui-même, tous besoins satisfaits, il ne peut voir que ses désirs dont il a peur ou qu'il accueille en les maîtrisant.

Cette maîtrise de soi est proprement éthique, elle est un acte volontaire : elle est l'exact contraire d'une soumission aveugle à des préceptes moraux acceptés sans discussion, comme à des désirs incoercibles qui peuvent être destructeurs ou autodestructeurs.

Là où s'actualise *un complexe de désirs*, où sévit une morale rigide qui autorise à battre les enfants, à abuser d'eux, à brimer les femmes, à humilier, à rabaisser, là se fera sentir la nécessité d'une réflexion éthique qui permet de s'en dégager définitivement. C'est que la morale affichée n'a pas servi de rempart au pire, à l'ignominie, elle l'a même parfois « couverte » d'un blanc manteau de normalité : combien de gens encore n'osent-ils affirmer que l'inceste « ça se fait dans toutes les familles » ?

-5-

Le complexe de désirs est-il cause des rapports qu'entretiennent les membres de la famille ou bien est-il induit par ces mêmes rapports ?

On peut penser qu'il est à la fois cause et effet : cause, bien sûr, parce que les deux parents qui fondent une famille amènent dans « leurs bagages » des désirs construits au cours de leur histoire familiale, et qu'ils espèrent réaliser ensemble, dans l'entente, la mésentente étant alors à mettre au compte d'un mécompte, ou bien d'un abus de confiance plus ou moins patent, toujours tacite : tel ou tel ne s'est pas montré à la hauteur des espérances qu'il a fait naître.

Le complexe de désirs est aussi induit par les rapports qui s'instaurent dans le temps entre les membres d'une même famille. Ceux-ci évoluent : l'arrivée d'un premier enfant change la donne, l'arrivée d'un second la modifie encore, et ainsi de suite, le dernier enfant étant, dit-on, plus gâté que les autres, il est en même temps dans une position difficile par rapport aux aînés, parce qu'il doit s'affirmer vis-à-vis d'eux, se faire une place parmi eux, précisément parce que les parents ont tendance à le privilégier plus ou moins consciemment, ce qui provoque jalousie envers le petit dernier gâté et ressentiment envers les parents de la part des aînés.

Les possibilités d'évolution, en l'occurrence, sont peut-être innombrables...

Toute naissance, en ce sens, est un fruit du hasard : la rencontre de deux séries causales indépendantes l'une de l'autre, pour reprendre les termes de Poincaré, hasard biologique d'abord : ce fut la rencontre d'un spermatozoïde qui a « gagné la course » et d'un ovule. La biologie contestera ce hasard, disant que le spermatozoïde le plus « vaillant » était seul apte à « gagner la course », elle n'expliquera cependant pas, les circonstances qui ont présidé à la conception : procréation « froide », acte d'amour, viol... Et pourtant, tout semble joué d'avance, tout semble avoir concouru à notre naissance : nos parents se sont rencontrés par hasard, mais c'est leur mode de vie, le lieu où ils ont vécu quand ils se sont connus qui a déterminé leur rencontre. A une heure près, ils ne se seraient peut-être jamais rencontrés, certes, mais cette chance - ou cette malchance... - tient à toute une série de faits déterminants qui ont concouru à leur rencontre.

Notre vie, nos projets sont en grande partie façonnés par les rencontres que nous avons faites, que nous faisons, rencontres elle-même déterminées par notre histoire personnelle-impersonnelle, personnelle en ce qu'elle n'appartient qu'à nous, qu'elle est singulière, et impersonnelle parce qu'à la fois structurellement déterminée - les lois de la parenté propres à telle ou telle société à une époque déterminée, et ses « variations », « ses dérogations », en passe de devenir des para-normes : une famille sur deux, en France, est dite recomposée, trente mille couples homosexuels, en France toujours, avec des enfants à charge... - et historiquement déterminée : le hic et nunc de notre naissance, le ici et pas ailleurs, l'époque donnée exclusive de toute autre.

Oui, on a le sentiment fort d'être en partie au moins le produit de décisions, réfléchies ou non, concertées ou non, et d'actions menées dans la solitude ou bien en accord avec « le groupe », la famille, la communauté villageoise, les représentants de la Loi, il y a des lustres, avant notre naissance ou dans nos premières années...

Et pourtant, nous sommes nous, en d'autres termes, nous ne pouvons nous résoudre à n'être que le produit d'une histoire, celle de l'espèce à laquelle nous appartenons de facto.

C'est ce « reste » qui nous importe, qui emporte notre adhésion spontanée, qui nous fait dire « je ceci, je cela, jusque dans les « nous » que nous nous plaisons à préférer, car enfin se sentir de quelque part, avoir des attaches, des « racines » comme on dit, est important pour nous, pour l'affirmation de notre identité.

L'identité, une notion bien complexe qu'on ne pourra pas aborder ici dans toutes ses dimensions. Le propre, ce que nous sommes en propre - notre corps, notre visage tout particulièrement, nos goûts et nos dégoûts, nos idées, nos opinions, nos pensées et nos rêves - passe par la médiation d'autrui de multiples manières : l'histoire familiale - le patrimoine génétique autant que les événements qui jalonnent une vie de famille - et la nation à laquelle nous appartenons, celle où nous sommes nés ou bien celle que nous avons adoptée, c'est-à-dire notre nationalité, fut-elle double.

Le patrimoine, il faut faire en passant un sort à cette expression en usage, en demandant : et pourquoi ne pas parler de matrimoine, pour moitié aussi déterminant !

Question nullement oiseuse, car il arrive fréquemment qu'un des deux parents ne se reconnaisse pas dans son enfant : tant les traits du visage que les traits de caractère ne nous correspondent pas, on ne se retrouve pas dans son enfant, sa corpulence, sa stature, son

maintien, bref, son *acabit*, son *ethos* nous sont pour ainsi dire étranger. Cela peut engager sur la voie du soupçon chez une homme : cet enfant est-il bien de moi ?

Une femme, elle, ne peut avoir aucun doute sur sa maternité, elle peut en revanche, si elle a de multiples partenaires, ne pas savoir qui de ses amants est le père, mais foncièrement, c'est la paternité qui est toujours douteuse, tant qu'un test génétique n'a pas apporté la certitude absolue que le père est bien le père... Dans la religion juive, c'est bien la mère qui transmet la judaïté...

Souvent, le doute n'est pas permis, mais il existe dans l'esprit d'un père qui doute de soi, qui peut avoir été floué par le passé, qui aussi, « tout simplement », met en doute, pour des raisons qui sont à éclaircir, sa possibilité d'être père : on peut y voir la peur, refoulée bien sûr, d'une homosexualité latente...

Ce type d'homme, bien sûr, aura tendance à être un pacha, sinon un macho pour cacher à soi-même, et aux autres a fortiori, son penchant homosexuel. Il se comportera en propriétaire de sa femme, jaloux, méfiant, autoritaire jusque dans une douceur feinte, de bon aloi qui donne le change vis-à-vis du monde extérieur, mais qui ne trompe pas l'observateur un tant soit peu versé dans les arcanes de la psyché humaine...

Ce type d'homme n'aime pas le corps des femmes, ils se contentent d'actes brefs, d'un minimum de contacts physiques pour en finir au plus vite, et ainsi « se vider », en ne communiquant aucune émotion. Ça ne communique pas, avec ce type d'homme. Quand l'enfant lui ressemble, il peut difficilement nier qu'il est bien le père, pourtant le fantasme perdure, s'installe : il met en cause la bonne foi de la mère. Ce type d'hommes voit dans les femmes des êtres perfides, peu dignes de confiance. Il y a là, peut-être, l'expression d'un ressentiment à l'égard de leur propre mère qui a été, sinon abusive, du moins très présente, au point d'éclipser leur père, d'où la tentative inconsciente - la tentation homosexuelle refoulée, mais constamment à l'œuvre, refoulée d'autant plus, si l'enfant a été élevé dans un milieu moralisateur où le corps est vécu comme quelque chose de sale et d'incontrôlable - de se réapproprier la paternité, le phallus du père, en le désirant, phénomène qui aura pu être facilité par le décès prématuré du père...

Cette tentative est vouée à l'échec : le phallus s'active dans le ventre d'une femme, certes, mais c'est comme s'il était incapable de procréer, l'homosexuel refoulé ayant constamment l'impression que sa mère lui a volé son sexe : la disparition du père ou son éclipse, la surprésence de la mère. Ce type d'homme sera bon père - à condition que l'enfant soit mâle - à n'en pas douter : il voit dans son enfant un autre lui-même qui échappe à la castration. Le phallus est transféré sur l'enfant, c'est la seule issue : le phallus d'un autre homme étant inaccessible, le désir en étant refoulé.

-6-

Se joue dans l'affirmation du propre un conflit entre l'être et l'avoir : ce que nous sommes en propre, nous estimons en être le propriétaire. Nous sommes propriétaires de notre corps, comme nous le sommes de toutes nos « extensions », notre voiture, notre résidence, et jusqu'à nos enfants. Certes, on ne dira jamais : « J'ai moi. », bien sûr, mais : « Je suis moi ». Cette pensée : « J'ai moi : habeas corpus », court dans toute affirmation du type : « Je suis grand, je suis ambitieux, je suis heureux, malheureux. »

On égrène là des propriétés, des qualités qui sont nôtres, que nous avons en propre, fût-ce pour les partager avec d'autres.

Le partage, c'est la grande affaire ! On n'est pas seul à être qui l'on est ! Le semblable n'est pas le proche, mais de semblable en semblable, dans notre vie consciente, on est à la recherche de qui nous est proche. La proximité immédiate, c'est d'abord en apparence la famille où l'on est né et a grandi.

On le sait tous depuis Hegel au moins, mais Hölderlin l'a formulé de manière saisissante : l'immédiat n'est jamais immédiat, il passe par la médiation d'autrui, en d'autres termes, le proche n'est jamais assez proche, toujours une distance, l'interruption d'être, fondatrice de toute communication, nous tient sous sa garde : fusionner, avec un groupe ou avec le divin, ce serait nous perdre...

Telle personne qui se sent étrangère à un lieu, mal à l'aise dans une vie qu'elle mène dans un lieu, qui ne lui convient pas, ne pourra pas s'empêcher de dire « chez nous, c'est comme ci, c'est comme ça. », preuve, s'il en est, que nous avons tous besoin d'être de quelque part, de nous identifier à un lieu, là où nous avons fondé une famille, là où nous travaillons et vivons chaque jour.

Ce « nous » est problématique, quand il se fissure. Il sonne faux, néanmoins il est le réalisme même : « Chez nous » est là où nous sommes, même si l'on ne s'y sent pas chez soi.

C'est dire à quel point ce qui constitue une personne qui dit « je » s'appuie sur un « nous », un collectif - une famille, une nation d'accueil, même si elle accueille mal -, à quel point aussi il est difficile et dur de s'en abstraire : on n'y réussit pleinement qu'en partant vivre ailleurs où l'on peut dire oui à une vie où nous nous sentons enfin chez nous.

On est de toute nécessité de quelque part, ce quelque part pouvant se déplacer au gré des circonstances de notre vie, au gré des choix de vie que nous faisons, en fonction de ces mêmes circonstances, circonstances qui ont été appelées par des choix antérieurs qui se sont imposés à nous comme une nécessité, pour des raisons où pratique et morale entrent en jeu, choix toujours lourds de conséquences, fastes ou néfastes, fruits eux-mêmes de circonstances antérieures.

Ce jeu est sans fin. D'une certaine façon, on vit toujours sa vie au futur antérieur... C'est le mouvement même de toute pulsion généalogique, de toute recherche d'identité.

« Le tableau » est toujours nuancé : dans une vie, il y a des choses positives, des choses négatives, et leur intrication rend difficile un jugement catégorique, un rejet total ou bien une acceptation sans restriction... Pourtant, il faut bien un jour trancher, si la vie que l'on mène, le « nous » qui nous tient, auquel on prétend s'identifier ne donne pas satisfaction, sauf à rester englué dans *la morale du sacrifice*, à l'opposé, absolument, *d'une éthique personnelle, souveraine*.

Beaucoup de personnes nient le hasard de leur naissance en s'appuyant sur la nécessité dans laquelle elles se trouvent de ne pas être le fruit pur et simple du hasard.

Le plaisir de dire « nous » ressort de la nécessité ressentie de ne pas être un pur fruit du hasard : à défaut d'avoir été désiré dans son enfance ou à défaut d'avoir été « retenu »,

dissuadé de partir, l'on désirera être qui l'on est ailleurs, sous d'autres cieux, et pour ce faire, on sera tenter d'appartenir à une famille et à une nation, qu'elles soient d'origine ou d'adoption. On s'en va, on garde des liens plus ou moins distendus, et on en tisse d'autres...

Ce « nous » est d'abord familial, il n'est ni bon ni mauvais en soi, tout dépendant de ce qu'il renferme, des qualités humaines des uns et des autres, dont on se sent plus ou moins proches, mais au groupe desquels on veut se sentir appartenir, pour ne pas être privé d'assise, privé d'origines.

Il est des « nous » malsonnants, des « nous » qui sonnent faux : telle personne persistera à dire « nous » pour ne pas se sentir seule. « Je ne suis pas seule, puisque je peux dire « nous ».

C'est là un sophisme.

La solitude... On peut être seul au milieu des autres, se sentir étranger à eux, ne se sentir rien de commun avec eux que la vie commune que l'on mène, bon an mal an, avec eux. On n'est pas solitaire, c'est pire : on est en mauvaise compagnie. Notre liberté en souffre : comment accepter, jour après jour, de s'occuper de personnes qui nous sont étrangères ? Se joue là un bien étrange complexe de désirs, faits de déception et de rancœur, complexe où les enfants ont la part de choix : c'est eux, et eux seuls, qui maintiennent en vie une cellule familiale défaillante, défaillante parce que le couple ne communique qu'en surface. Taire ou afficher ses frustrations ne sert de rien, car, dans un tel complexe de désirs, c'est le désir de l'un qui a barre sur le désir de l'autre. Les deux partenaires peuvent être frustrés, se déclarer frustrés, il n'empêche qu'il y a un gagnant et un perdant : l'un des deux se sent seul, tandis que l'autre s'arrange avec sa propre solitude. Elle lui convient.

Etrange solitude qui peut prendre une forme quasi obsidionale, par voie de conséquence obsessionnelle : tel homme surveillera sa femme, supportera mal qu'elle discute avec ses amis, sa famille, parce que qu'il veut faire le désert autour d'elle, afin d'être son seul recours.

Rares sont ceux qui se veulent seuls, sans attache aucune, libres de tous liens familiaux.

Toute famille peut être dite dangereuse, elle recèle au moins des pièges. En ce domaine, il convient d'être extrêmement nuancé. Le cas par cas est la règle d'or.

La famille qui emprisonne, la famille qui retient à toute force, par la culpabilité qu'elle confond allègrement, conformément à ses intérêts, avec le « sens des responsabilités », cette famille-là nie la liberté propre à tout être humain, elle prêche la soumission, elle enjoint à ses membres de lui appartenir corps et âme. Il en est en ce domaine comme de la Loi : elle n'existe que dans les personnes qui la représentent : ce sont tels ou tels membres d'une famille qui enjoignent à d'autres, récalcitrants, malheureux, de rester, de continuer à appartenir à la famille.

L'éthique est cette recherche d'un moi, d'une façon d'être soi conforme à ses désirs parmi les autres, les proches, dans le respect de leurs désirs, conformité qui se doit d'être en accord avec la vie en société qui nous fait côtoyer des personnes très différentes de nous, dont nous ne nous sentons pas proches, que nous pouvons même ressentir comme hostiles, dont les désirs nous répugnent ou nous indiffèrent.

Vivre en conformité avec ses désirs peut être vu comme étant de l'ordre du caprice, tandis que vivre en conformité avec les lois, en bonne intelligence avec nos semblables, souvent si différents de nous, est couramment vu comme relevant de la sphère du devoir-être.

Décisions et actions sont les produits de désirs conscients, conscients jusque dans l'inconscience qui a présidé tant à leur expression qu'à leur émergence dans tel ou tel sujet, lui-même produit d'un faisceau de désirs aux motifs obscurs, à l'origine mal déterminée : *le complexe de désirs* au sein duquel il a grandi.

Où commence l'inconscience, où la mauvaise foi s'arrête-t-elle ? Allez savoir !

Une personne fruste agira sans doute impulsivement, elle aura l'impression de faire le bien en se conformant à la morale ambiante, tout en faisant passer en contrebande ses désirs. Ses désirs, on les dira inassouvis, probablement. Ce n'est pas si simple, si l'on songe à ceci : le désir de faire le bien, d'agir selon le Bien est satisfait, mais le désir inconscient, lui, qui motive l'adhésion à une morale transcendante, trouve à se satisfaire de biais, dans le mal fait, dans la médisance, les propos haineux, gratuits, aux conséquences parfois désastreuses.

Beaucoup parlent sans savoir de quoi il retourne au juste, n'en veulent rien savoir parce qu'ils prétendent tout savoir déjà.

C'est qu'ils jugent dans l'absolu, jamais relativement à une histoire, une série d'événements singuliers, et toujours relativement à une morale « au-dessus des événements ». C'est cette éminence grise qui autorise des personnes mal intentionnées à proférer des inepties morales, à débiter des jugements moraux tout faits, à diffuser des propos calomnieux, injurieux pour des personnes qu'elles se permettent de juger de l'extérieur, sans rien savoir du drame qu'elles vivent, sans jamais se préoccuper de leur souffrance, et bien sûr, en mésestimant totalement le tourment moral qui peut aussi être le leur.

C'est d'ailleurs là que la victime de propos calomnieux est la plus faible, la plus exposée : elle peut ressentir elle-même un tourment moral qui l'incline à prêter le flanc aux critiques, à les reprendre à son compte, ce qui consacre alors la victoire de ceux qui la calomnient, la jugent sans connaître les tenants et les aboutissants de son histoire.

L'éthique alors, dans cette perspective, est un tribut payé au passé qui nous a fait, qui nous a informé, a fait de nous ce que nous pensons et faisons au jour le jour, dans la particularité heureuse ou malheureuse de notre vie.

Si elle n'était que cela, elle ne serait qu'une morale héritée, c'est-à-dire subie, assumée sans recul critique aucun, la marque vivante d'une soumission à un ordre familial, voire mondial.

L'éthique, telle que je la conçois, n'est pas une coquille vide, elle a un contenu, mais elle est d'abord une contenance, une façon de concevoir la vie au milieu des autres, qui se démarque de l'habitus moralisateur, des dogmes religieux qui sévissent de par le monde, quelle qu'en soit l'obédience, quelle qu'en soit l'église ou la communauté de foi qui les veut voir triompher dans le monde.

Une éthique élaborée de haute lutte - avec soi-même d'abord : la critique que l'on mène contre la morale dont nous avons héritée, et tout autant, voire plus, la critique de la façon dont elle a été transmise, dans la douceur ou bien au contraire sous la férule de parents sévères, aux exigences parfois démentes - n'est pas le résultat d'une démarche solipsiste : on est tout entier occupé des autres dans la recherche d'une éthique qui nous soit propre, qui nous convienne, dont on fait l'épreuve sur soi au contact des autres.

Pour parvenir à élaborer une éthique, le détour par la morale est indispensable, c'est un moment nécessaire à son élaboration, il faut en passer par-là, avant « de voler de ses propres ailes ».

En matière de morale, on n'est jamais seul avec soi-même. Non seulement la morale qui s'impose à nous s'est imposée par la médiation d'autrui, et autrui c'est d'abord notre milieu familial d'origine, mais aussi cette morale retentit en nous constamment de vive façon : à chaque fois qu'un problème moral se pose à nous, nous nous demandons ce que feraient « les autres », nos proches parents, nos amis, mais aussi ce qu'auraient fait les absents, les grands absents, ceux que parfois, dans notre enfance nous avons vénérés comme des modèles à suivre, modèles de comportements emportés par le temps, mais qui restent prégnants en nous, fût-ce pour nous en écarter, quand la vérité s'est faite jour, quand nous avons appris que ceux que nous avons longtemps admirés ont fait preuve de faiblesse dans leur vie, faiblesses circonstancielles ou faiblesses « continuées » - vice, comportements compulsifs -, peu importe.

Il nous arrive ainsi de « consulter » les autres, de leur demander ce qu'ils feraient à notre place. La réponse est toujours décevante, car personne ne peut vraiment se mettre à notre place. On ne récolte que des réponses convenues, un rappel à l'ordre le plus souvent, un appel au renoncement : les autres n'entrent pas dans nos vues, ne veulent pas se mêler de près ou de loin des désirs qui nous animent, parfois nous taraudent, désirs avec lesquels nous sommes en dialogue, en perpétuel dialogue tant que nous n'avons pas trouvé une issue à cette question : Qu'en faire ? Que faire maintenant ?

Les autres ne veulent pas « se mêler de nos affaires », tout en s'en mêlant, c'est-à-dire en dispensant force conseils : ils répètent la morale convenue, qui ne convient pas aux problèmes que nous rencontrons. C'est dans ce sentiment de solitude que se fait jour la nécessité d'une morale personnelle, d'une éthique bâtie envers et contre tous, sans leur assentiment en tous cas.

Oui, paradoxalement, on est seul face à une morale constituée, alors qu'elle s'est imposée à nous par la médiation d'autrui, « immense autrui », la famille, la société, le milieu et la communauté d'origine...

Cette morale a plusieurs visages, y défilent dans l'ambiance spirituelle qu'elle a engendrée en nous - ce qu'on appelle la conscience morale - les visages d'êtres aimés ou exécrés pour ce qu'ils nous ont fait ou n'ont pas fait pour nous quand nous étions enfants et adolescents,

mineurs, c'est-à-dire, disons-le fortement, minorés, voire ignorés, quand nous étions sous leur coupe, quand nous étions pour ainsi dire leurs débiteurs à tous point de vue.

Ces visages sont les figures emblématiques de ce qu'il faut faire et ne pas faire, elles emblématisent le bien et le mal, elles disposent en nous de ce qui est souhaitable, désirable, licite et interdit.

La grande affaire, ce qui est hautement souhaitable - voulu, désiré par l'instance morale, le sur-moi, les grandes figures charismatiques fréquentées dans le passé familial, porteuses d'autres figures charismatiques prestigieuses : le Christ, Bouddha, Mahomet et tutti quanti, dont elles ont transmis l'enseignement - c'est de faire coïncider le désirable et le licite.

La morale comme réceptacle à recettes toutes faites, avec lesquelles, en quelque sorte, l'on doit faire sa propre cuisine ! Et dans le même temps, la morale comme faisceau de règles fixes, intangibles, dont on ne peut s'écarter d'un iota sans déroger, sans déchoir, sans être « dans le pêché » !

Tout y passe ! Chacun y va de ses conseils plus ou moins habiles...

Certes, toute morale est personnelle, c'est-à-dire vécue par une personne singulière qui s'attache à en suivre rigoureusement les préceptes, mais dans le même temps, universelle, impersonnelle qu'elle est, et venant de si loin dans le temps, ayant été conçue à une époque si éloignée de nous que ses termes, ses vocables résonnent dans une langue désuète, cette morale, singulière, historiquement déterminée, circonscrite géographiquement et historiquement, cette morale, dis-je, ne répond jamais exactement aux attentes du temps présent ni à nos attentes personnelles.

Une indulgence est à l'œuvre, indulgence qu'il faut tourner contre soi-même : qui peut se targuer d'être parfait ? Dans le cadre d'une morale constituée et acceptée, pleinement acceptée, toute personne lucide, probe, honnête avec soi-même et avec les autres, est amenée à constater dans sa vie des manquements aux règles édictées, règles impersonnelles, universelles, mais dont chacun s'arrange à sa guise, au gré des circonstances, dans la hâte parfois de décisions précipitées ou d'actions de pure impulsion ou bien au contraire d'actions mûrement réfléchies, mais « malheureuses », fautives, inadaptées à la situation vécue, parfois dans la frayeur, l'angoisse ou l'anxiété..

On s'arrange constamment avec la morale qui nous anime... Ma morale me prescrit de ne faire l'amour - œuvre de chair, dit le jargon ecclésiastique - que dans le but de procréer, par exemple. Est-ce à dire que je vais m'abstenir, est-ce à dire que ma femme et moi allons nous abstenir, ne faire l'amour qu'un petit nombre de fois dans notre vie pour faire des enfants ? Bien sûr que non !

La morale ambiante, c'est la morale chrétienne, dans une moindre mesure la musulmane depuis que l'Islam a fait souche en Europe, ce qui ne laisse pas de préoccuper tant nos laïcs purs et durs que nos religieux de toutes confessions.

La morale laïque, c'est du christianisme sécularisé à la sauce kantienne, rien de plus. Elle a eu son utilité, il fallait bien opposer un discours aux discours catholique en France, il fallait passer pour avoir de la morale, et toutes les parties concernées, cléricales et anticléricales, étaient d'accord au moins sur un point : l'absolue nécessité d'une morale qui, à défaut de

commander aux événements, règle les conduites pour éviter au maximum l'anomie, « l'anarchie », le désordre...

Le grand mot est lâché : la morale est utile. Avant de dire le juste et l'injuste, elle pose ce postulat : sa nécessité. Révélée ou déduite rationnellement, elle s'impose d'abord aux esprits par sa nécessité.

Comment le nier ? Les humains sont des prédateurs nés, des assassins en puissance, prêts à tout pour satisfaire tant leurs besoins que leurs désirs. Il n'est que d'observer les très jeunes enfants : c'est, exprimé en terme chrétien, le mal à l'état pur : un égoïsme de tous les instants, d'une absolue candeur, une volonté de satisfaction immédiate, une négation des besoins et des désirs des autres enfants.

Tout enfant est égocentrique. Il suffit que les parents en fassent le centre de leur préoccupations et qu'ils lui passent tout, pour que cet égocentrisme se renforce l'âge venant : la prédation, alors, se civilise : on valorise l'esprit de compétition, en oubliant que la compétition pour les femmes - et les hommes ! - et la compétition pour les emplois - se faire une place au soleil la plus large possible ! - n'est qu'un moyen en vue d'une fin : assurer sa subsistance au mieux de ses capacités.

Est coupable de lâcheté et de négligence, en effet, une personne qui ne cultive pas ses talents. Elle se néglige elle-même et elle prive la société d'un talent...

-8-

On le voit : la tendance moralisatrice veille en chacun de nous !

Je viens de tenir des propos moralisateurs, en apparence du moins.

C'est que le réalisme le plus froid est toujours infecté de morale.

La tentation est grande, pour échapper au moralisme inhérent à tout réalisme, d'employer des termes empruntés à la psychologie. Cette voie est salutaire, nécessaire, mais non suffisante : décrire les comportements humains sans passion, mais passionnément ! est possible quand on adopte une posture extra-morale, qui passe au crible les fondements de la morale ambiante.

Impossible d'ignorer la morale quand on se donne pour objectif de la déconstruire ! Ca passe par le moment généalogique, bien entendu, qui requiert de solides connaissances.

On se souvient du séminaire de Lacan, intitulé « L'éthique de la psychanalyse » : l'éthique n'est pas la morale. Il est clair que toute science, toute activité humaine est contaminée par la moraline, si elle n'a pas mené la critique de ses fondements.

C'est au seul prix de cette critique qu'elle développe alors une éthique libérée de la morale.

Nietzsche, en la matière, est notre maître à tous.

Il faut avoir traversé la morale, l'avoir sillonnée en tous sens pour espérer s'en défaire. La dépasser, ce n'est pas exactement la détruire. Certes l'on peut fermer les églises, fusiller les prêtres, on l'a fait, sans grand succès d'ailleurs.

La dépasser, c'est tout bonnement, dans une vie brève, la laisser derrière soi, avec pour horizon une éthique personnelle. Cette éthique, on peut la transmettre à ses enfants, la partager dans une large mesure avec son conjoint, avec ses amis, elle n'en reste pas moins personnelle, à cette nuance près qu'elle s'inscrit elle aussi dans *un complexe de désirs*, à cette nuance près encore, et elle est de taille, qu'elle oblige à y voir clair dans ses désirs.

Le complexe de désirs est clarifié, on en a conscience, il ne fonctionne pas comme un déterminisme aveugle...

Oui, l'éthique oblige, elle aussi, mais elle ne contraint personne : elle fait l'objet d'une libre adhésion.

Bien sûr, les enfants dans l'ambiance de laquelle ils grandissent n'ont pas le choix, mais en la matière, il en est comme chez les anabaptistes : ils seront libres, le jour venu, d'adhérer ou de rejeter l'éthique dans laquelle ils ont été élevés et éduqués.

-9-

Il est temps de conclure, provisoirement...

Pas question pour moi, dans cette approche qui « s'inachève » d'exposer mon éthique, celle que j'ai patiemment faite mienne.

A chacun de se débrouiller avec la morale de son siècle, de son milieu d'origine, à chacun d'affronter les questions qu'il juge essentielles !

La lecture assidue, patiente, lente, de Nietzsche, la fréquentation de son « frère en pensée », Georges Bataille auront été pour moi le fil conducteur, le stimulant, l'aiguillon décisifs dans cette démarche par-delà le Bien et le Mal, il me faut bien le reconnaître.

En matière d'éthique, l'amitié fraternelle me paraît essentielle. Je me sens plus proche de ses grandes figures que de beaucoup de mes contemporains avec lesquels j'ai eu l'occasion de parler de vive voix...

Il y a Blanchot, Robert Anthelme aussi qui comptent pour moi, et Emmanuel Levinas.

Et puis il y a les femmes, une femme plus précisément : l'amour veut l'empire sur nous, empire sans emprise, où deux êtres que tout incline l'un vers l'autre font jeu égal : un homme sans une femme à ses côtés, une femme sans un homme qui l'accompagne, et déjà la vérité, *notre* vérité, s'étirole ou donne des fruits pourris...

Le drame de Nietzsche, en ce sens, est exemplaire ; il n'a pas eu la chance de Bataille. Si Bataille est allé plus loin que Nietzsche, c'est ma conviction, c'est parce qu'il aura aimé et été aimé...

La figure de Laure brille dans la nuit, avec l'éclat d'un soleil.

A toi, Colette, ces presque derniers mots, à toi, sans qui Bataille n'eût pas été qui il a été pour nous, pour nous tous.

Et à toi, Françoise, ces tout derniers mots qui en appelleront une infinité d'autres, à toi ma compagne sans faille, mon soleil, mon astre qui brille d'un éclat sans pareil.

Avec toi, la nuit est belle, il vaut la peine de vivre la pensée et de penser la vie, afin de vivre mieux et de penser juste pour l'amour de ceux que nous aimons.

Fragments

« ...Au nom d'un prétendu droit à l'autonomie personnelle, je pourrais désormais accepter que soient portées sur ma personne des atteintes contraires aux droits de l'homme. Il y aurait ainsi un droit de l'homme à porter atteinte aux droits de l'homme d'autrui, dès lors que la victime est consentante ! Mais la liberté de disposer de son corps n'est pas un droit d'accepter qu'il soit aliéné, commercialisé ou torturé... »

« ...Un consentement est toujours problématique lorsqu'il y a situation de dépendance. Quand on n'est pas libre de dire non, le oui n'a pas de valeur. Mais surtout, à nouveau, nul ne peut, même avec un consentement libre et éclairé, renoncer aux droits de l'homme et à la dignité de la personne... »

Muriel Fabre-Magnan, in Les textes fondamentaux de l'érotisme, juillet-août 2006

Un oui sans valeur reste un oui, qu'il soit prononcé ou tacite, il a des conséquences incalculables. C'est la porte ouverte à l'inavouable et à l'intolérable.

L'ivresse de publier ne traverse pas ses lignes, elles ne verront probablement jamais le jour, et l'histoire m'emportera comme elle emporte tout chose.

Je ne cherche pas l'originalité pour l'originalité, je traque une humeur, un point, c'est tout.

D'une manière ou d'une autre, je ressens le besoin d'écrire sur un thème qui me déchire. A vrai dire, ce n'est pas un thème ni un beau sujet d'étude ou d'indignation destiné à donner un article ou un essai de plus, voire un récit, une nouvelle ou même un roman.

Non pas exactement que je m'interdise de *faire du beau avec du laid*, mais le rapport esthétique que crée la littérature avec cette question, s'il est licite, n'est tolérable qu'à la condition expresse qu'il mette en jeu toute ma personne de chair et de sang, mon esprit et mon animalité, cette tension de tout l'être qui accepte de désirer et d'être objet de désir, mais refuse catégoriquement d'être traité en chose autant que de traiter autrui comme une chose.

Ce thème n'appelle aucune solution générale. Chacun est seul devant les conséquences de ses actes, même s'ils concernent beaucoup de gens proches ou non.

J'écrirai au gré de mon humeur, au gré de mes lectures aussi qui relancent constamment les préoccupations qui m'animent, le mot est faible. Ce sera une espèce de journal de bord, je ferai appel à des souvenirs, à des réflexions qui me viennent et me tiennent sous leur emprise. Un certain avenir se dessinera ça et là, peut-être, en tous cas je dirai ce dont je ne veux à aucun prix, à défaut de savoir avec exactitude ce que je veux et désire.

L'emprise, c'est d'ailleurs tout le problème. C'est bien simple, je n'en supporte pas l'idée. Enfant déjà, je haïssais les patrons qui menaient la vie dure à mes parents. Combien de fois, enfant, puis adolescent, j'ai senti monter en moi une haine féroce envers les exploiters et les profiteurs de tous ordres. J'ai nourri en moi l'envie pure et simple de les tuer, de les éliminer de la surface de la terre !

Je ne suis pas devenu un révolutionnaire fanatique, par scepticisme envers l'action politique en général, scepticisme que j'ai appris à pondérer en reconnaissant la nécessité et même la grandeur de l'action politique, en dépit des personnes - les politiciens et maintenant les politiciennes - qui ne sont que des hommes et des femmes animés certes par le souci de servir le bien public, mais aussi de se servir au passage en servant la République de ce petit pays qu'est devenu la France de mon enfance, si grande, si prestigieuse encore à l'époque de ma naissance, dans la perception essentiellement culturelle du moins que j'en avais alors, perception partielle et partielle à tout le moins, mais qui a toujours été la mienne et le reste plus que jamais...

France, je le regrette tant, rime avec rance, tout comme enfance...

La Révolution mange ses enfants, Büchner nous l'a dit avec force dans « *La mort de Danton* », et il était révolutionnaire, mais c'était dans une Allemagne assoupie et tenue en laisse par le Traité de Vienne ! On ne fait pas table rase du passé, même si l'on peut détruire des pans entiers d'une culture multimillénaire comme ce fut le cas dans la Chine de Mao. J'ai en haine le totalitarisme nazi, soviétique ou chinois. Je méprise les républiques bananières d'Amérique du Sud tout autant. Je déteste autant les révolutionnaires fanatiques que les conservateurs bon teint, les exploiters, les bousilleurs d'existence, mais passons...

La vie est si vaste... La dimension politique et la dimension domestique communiquent constamment, à tel point qu'il me paraît vrai d'affirmer que « tout est politique », et faux en même temps, car certaines questions d'ordre intime n'ont pas de réponse politique, même si, bien sûr, la condition humaine, tragique pérenne en son fond, appelle des réponses politiques qui visent au mieux-être du grand nombre.

J'énonce un principe simple : *ce qui me gêne chez moi me gêne chez les autres.*

Je n'ai alors de cesse de chasser *l'indésirable en moi*, tout en invitant les autres à le faire à leur tour ou en même temps que moi. Ce faisant, je me heurte à deux problèmes. L'un est de pure logique, l'autre, son corollaire, est d'ordre pratique : en effet, rien ne m'autorise à présumer chez autrui le même *indésirable*, d'autre part, autrui ne se prive pas de me dire de m'occuper de « mes oignons ».

Soyons concret : une personne dont j'estime qu'elle est soumise estimera peut-être pour sa part ne pas l'être ou bien reconnaîtra l'être, mais osera affirmer qu'elle aime l'être ou bien qu'elle a fait le choix d'une certaine soumission pour survivre, ou moins dramatiquement, pour tenir le coup, pour avoir la paix.

La paix des ménages... Que de lâcheté elle aura engendrée, celle-là !

Je pars du dégoût. La soumission sous toutes ses formes me dégoûte. Quand j'en sens en moi l'attrait, je me dégoûte moi-même, et je ne supporte pas chez autrui la moindre concession à une puissance aliénante.

J'ai senti, enfant, une sorte de frisson à faire allégeance à plus puissant que moi. J'aurais pu devenir un vil flatteur. Il aura fallu toute ma jeunesse pour faire triompher en moi la voix de la révolte.

Du jour où l'autorité paternelle a perdu tout crédit pour moi, j'étais mûr pour la soumission à n'importe quelle autorité de substitution. Retrouver dans un chef, un gourou, un leader politique, qui sais-je encore, la figure paternelle, voilà ce dont Lacan nous aura appris à nous détourner définitivement.

Ce qui me frappe toujours, c'est la séduction vénéneuse qu'exercent certains êtres sur d'autres, c'est l'emprise qu'ils exercent, parfois même à leur corps défendant, ce que je tiens pour le comble de l'hypocrisie, à moins que le corps qui se défend ne soit l'expression d'une sincérité désarmante que je trouve foncièrement abjecte.

Je me demande toujours : mais comment font-ils pour exercer un tel pouvoir sur les autres ? Que leur trouve-t-on ? Je suis sidéré par la candeur des bourreaux de droit divin, par les pachas ventrus ou non qui trônent dans leur famille, je m'étonne que des femmes jouent le jeu, ne se rebellent pas. A cela, il y a de multiples raisons, toutes aussi mauvaises les unes que les autres à mon sens : économiques et psychologiques essentiellement.

L'éducation joue pour beaucoup dans les phénomènes de soumission : qui a vécu sous l'autorité d'un despote, homme ou femme, peu importe (à moins que... c'est à voir...), qui a passé son enfance et sa jeunesse dans une famille où la violence peut se déchaîner à tout instant, tendra sa vie durant à adopter profil bas pour avoir la paix, désirera éviter à tout prix le conflit, quitte à accepter n'importe quoi dans le domaine sexuel notamment, ce qui est le pire à mon sens, même et surtout si la victime est consentante, l'éros étant un espace de liberté partagée et non un lieu clos où, fût-ce avec son consentement, l'un des partenaires impose à l'autre sa loi, ses manies et ses perversions, ou simplement ses manières de faire unilatérales.

Il m'est arrivé d'envier les imbéciles heureux, les fanfarons de la baise et les séducteurs forcenés, mais ce fut toujours comme par mégarde. Il ne reste rien de la jouissance, elle et la durée sont incompatibles, en revanche la puissance tend à s'imposer pour durer. Un homme politique bande quand il est élu, il a niqué ses adversaires. Et une femme politique, quelles sont les manifestations physiques qui l'agitent ?

Le pire, pour moi, c'est quand une femme aime son despote, le trouve charmant, l'admire et l'aime. J'éprouve alors un dégoût profond pour la relation qu'ils entretiennent.

Rien ne me permet de décider avec certitude, si une personne est soumise. Une personne à qui je reproche de l'être aura beau jeu de me dissuader qu'elle l'est ou alors admettra l'être, mais comme pour s'en vanter ou alors simplement pour nuancer mon propos, me démontrer les bienfaits de sa soumission ou bien en minimiser les méfaits.

Les personnes soumises qui estiment l'être ne voient pas où est le mal : elle apprécient leur soumission, parce qu'elles y trouvent leur compte.

Quand j'entends des propos de nature à justifier la soumission, je ressens un sentiment très pénible d'impuissance, mais surtout de la colère, et cette colère impuissante peut me donner des envies de meurtre, mais on ne libère pas une personne contre son gré, un peuple entier encore moins.

Il aura fallu toute la grandeur allemande pour que l'Allemagne, libérée contre son gré par les Américains et écrasés par les Russes, devienne démocratique dans l'âme. Je préfèrerais toujours la mauvaise conscience allemande à la bonne conscience de ses vainqueurs.

Par honnêteté, j'écoute la personne qui m'explique comment elle vit et voit les choses, je comprends ses raisons, mais je ne peux pas me défaire de l'impression de gâchis humain et c'est le dégoût qui me prend.

Si j'éprouve tant de dégoût pour la soumission, c'est que j'en ai ressenti l'attrait en moi de nombreuses fois dans ma vie, je ne m'exempte en rien. Je pense que tout être humain peut être tenté de se soumettre pour avoir la paix. Dans l'espace domestique, on se soumettra pour ne pas vivre des conflits incessants, mais dans l'ordre politique la soumission est extrêmement grave parce qu'elle engage toute une nation au moins, voire d'autres nations si elles sont conquises par les armes ou si elles subissent une hégémonie.

Ce qui se passe en petit dans l'espace domestique, il ne faut pas oublier que multiplié par le nombre de foyers où se déroule des actes de soumission, donne une attitude politique transie de conformisme.

Depuis quelques temps, on nous rebat les oreilles avec la Chine. La Chine millénaire est admirable, la politique chinoise actuelle liberticide et minable.

L'admiration que certains Français vouent aux USA est servile, elle ne vaut guère mieux que l'esprit de collaboration qui a régné durant l'Occupation de la France. L'hégémonie douceuse de ce géant aux allures débonnaires, elle a un visage pour moi. Il est presque poupin, il me répugne, tant il respire la bonne conscience et la pudibonderie.

Le combat est vain avec la gueule immonde, l'hydre sordide du divin, la coupe d'espérance pleine à ras bord du sang des autres.

Pas d'eucharistie, pas d'hostie, ne pas accueillir les phrases lénifiantes du pasteur en adoration devant sa foule de pèlerins ou de fidèles endimanchés.

La bouche est tout sourire, l'œil vif, bleu pâle, le visage, angélique à faire peur.

Dans son labyrinthe d'équations, l'homme vaque, toute vacuité bue, recrachée, régurgitée, puis digérée. Il vomit son corps, et puis se reprend. Il faut tout de même se satisfaire un peu. Les images de la télé flottent dans ses yeux. De temps à autre une phrase aimable ou sèche sort de sa bouche, c'est selon l'humeur. Les équations peuvent attendre quelques heures, elles reprendront demain leur travail de sape du cœur.

Cet homme ne comprend rigoureusement rien, c'est ce qui le sauve : il contraint les autres à penser à lui, à imaginer ce qu'il peut bien penser. Il faut l'oublier.

Un jour, j'ai mis à nu le secret. Depuis ce temps, je n'écoute plus les rêves d'autrui.

Le fantasme est l'impartageable même, mais dans un fantasme, on n'est jamais seul, il met en jeu des figures archétypales héritées du passé familial. Je ne nourris aucun fantasme inavouable qui me vaudrait des ennuis avec le loi, si je tentais de les réaliser. Je n'ai que des images, de courtes scènes qui, pour moi, ne valent en rien la réalité.

« *Jamais, au grand jamais quelqu'un ne m'aura fait part de ses fantasmes. C'est bien ainsi.* » J'aimerais pouvoir en dire autant. On se sent plus seul que jamais dans l'évocation d'un certain passé érotique, et ma crainte la plus grande en ce domaine c'est que le passé commande à l'avenir.

Je ne rêve pas de concilier des personnes inconciliables. J'ai assez vu de gens incompatibles dans ma vie.

Remis à ma juste place, à mon injuste place aussi bien ? Mais comment en décider seul ?

Il n'y a que des barrières franchissables, mais l'on n'est jamais sûr de retomber sur ses pattes quand on bondit sur le territoire d'autrui.

Ce que l'on craint de découvrir en soi ou plutôt ce que l'on ressent comme tapi au fond de soi, comme une tentation et que l'on n'aime pas ressentir, qui donne de la honte ou au moins éveille en nous une mauvaise conscience, eh bien pour l'évacuer, on le transfère sur autrui : on prête à quelqu'un d'autre que nous les sentiments ou les possibilités d'action qui nous sont propres.

On ne ressent pas exactement ces sentiments et ces possibilités d'action comme étant nôtres ou provenant de « nous », elles nous dérangent, nous perturbent. Quelque chose nous habite ou vient nous visiter, on ne sait pas exactement. Un léger dédoublement de notre personnalité est à l'œuvre en nous.

C'est comme si le Diable venait nous tenter, et le Diable est une puissance étrangère qui veut nous posséder. Le Diable, le Mal, ce que l'on réproche, l'on n'aime guère en sentir l'attraction en nous-mêmes, d'où la tentation de le transférer sur autrui. On parle par exemple de jalousie projective, quand une personne cherche chez autrui ce qu'il ne veut pas admettre comme étant en lui-même... Le Diable, le Mal, les pulsions... Le vocabulaire change au gré des époques historiques, mais le mécanisme est bien le même : la projection.

Ce sentiment de malaise n'est nullement évacué, quand nous projetons sur autrui les images, les désirs et les possibilités d'action qui le provoque.

Se méfier des autres pour ne plus avoir à se méfier de soi-même, en somme. C'est l'échec assuré. Où qu'on aille, où que l'on regarde, ce n'est que soi-même que l'on voit, quand on projette sur autrui des possibilités qui ont germé en nous.

« *Il est possible qu'il l'ait fait...* » Cette pensée projective signifie en fait : « *J'ai entrevu en moi l'envie de le faire.* » Nous percevons les situations comme des opportunités : il est

possible d'agir de telle ou telle façon en fonction d'une situation donnée, et les possibilités entrevues, qui nous sont comme murmurées par une petite voix, nous pensons qu'elles n'échappent pas à autrui non plus. La méfiance que nous nourrissons à notre égard n'est pas flatteuse, aussi avons-nous tendance à nous méfier encore plus des autres : nous aimons à penser que les autres sont encore plus tentés que nous et qu'ils succomberont à la tentation plus facilement que nous...

Le mécanisme de projection tire son origine d'un processus d'indentification à autrui. Nous prêtons à autrui les réactions que nous aurions pour notre part dans telle ou telle situation qu'un autre que nous vit et traverse, mais sur le fond, c'est l'inverse qui s'est produit dans le hors temps de la construction d'un fantasme de trahison : nous estimons que les autres peuvent nous trahir, en cédant à une faiblesse que nous pensons partager avec eux, pensée humiliante s'il en fût et partage que nous occultons, à chaque fois que nous imputons à autrui nos propres réactions, désirs, volitions ou émotions. Ainsi, l'identification origininaire s'inverse en projection : « *Je suis comme toi* » devient « *Tu es comme moi.* », dans le non-dit du malheur.

Les possibles sont en nombre limité, c'est ce qui rend aisée l'identification : nous avons ainsi facilement tendance à penser que les autres réagiraient ou agiraient comme nous, s'ils étaient placés dans les mêmes conditions. Ils ne sont en fait pas exactement dans notre situation, d'autre part les mêmes stimuli ne sont pas perçus de la même manière par tel ou tel individu et les mêmes impulsions ne sont pas gérées identiquement. Encore faut-il même douter que les impulsions soient exactement les mêmes, en ce sens qu'elles n'existent que perçues par une personne qui a une histoire singulière qui a façonné sa personnalité. Quant aux stimuli, on peut dire ceci : l'être humain est plastique : placés dans rigoureusement la même situation - dans le cadre d'une expérience de psychologie très précisément - deux individus n'agissent et ne réagissent pas de la même façon...

Faire en soi le deuil de l'identification est salutaire. Ce deuil conduit à accueillir en son sein des désirs sui generis, à les reconnaître dans tous les sens du terme, pour ensuite les accepter ou les refouler selon qu'on les juge fastes ou néfastes dans le cadre d'une relation qui se construit.

« *Quand on n'est pas libre de dire non, le oui n'a pas de valeur.* »

Cette phrase de Muriel Fabre-Magnan est fondamentale, mais j'ajoute à nouveau : Un oui sans valeur reste un oui, qu'il soit prononcé ou tacite, il a des conséquences incalculables. C'est la porte ouverte à l'inavouable et à l'intolérable.

Elle se veut réaliste : nombre de gens sont amenés à dire oui sous la pression : dire non peut leur coûter la vie ou leur valoir de sérieux ennuis (viol, sévices, privation de liberté, abandon, condition de vie précaire, mourir de faim, de froid...)

Le oui est impardonnable quand il est arraché à cette part de nous-mêmes qui consent tant au détriment des autres que de nous-mêmes.

« *Moi, c'est toi.* » Cette phrase, on peut en faire un usage terrible, il faut la retourner contre elle-même et s'attacher à en extraire le suc : je ne te laisserai pas te faire du mal à toi-même. Phrase de mère aimante, phrase de père présent. Phrase difficile oh combien. Les moyens manquent, notre influence est si pauvre.

Quand finit le consentement et où commence la contrainte ?

Le film le plus immonde que je connaisse : « *Portier de nuit* ».

Le livre le plus saisissant qui soit : « *L'idylle* » de Blanchot, écrit dans les années trente, alors qu'il était encore d'extrême droite. Il met en scène Alexandre Akim, un homme qui refuse la comédie du bonheur, les faux-semblants et le paye de sa vie. Face au couple abjecte que forme le Directeur du pénitencier et sa femme, il a le courage de dire non « *au spectacle du bonheur* ». Le gardien dès son arrivée, le met en garde en lui disant : « *Vous allez m'en vouloir, mais c'est la règle. On n'échappe pas au spectacle du bonheur* ». Et Akim de lui rétorquer : « *Vraiment ? Qu'a-t-il donc de si terrible, cet hospice ?* » Hospice... Le mot laisse rêveur. Alexandre Akim ne tardera pas à comprendre à qui il a affaire et il aura cette phrase mémorable en qui toute l'attitude morale du Blanchot des années d'après-guerre se dessine déjà : « *Vous apprendrez dans cette maison qu'il est dur d'être étranger. Vous apprendrez aussi qu'il est dur de cesser de l'être. Si vous regrettez votre pays, vous trouverez ici chaque jour plus de raisons de le regretter ; mais si vous parvenez à l'oublier et à aimer votre nouveau séjour, on vous renverra chez vous, où, dépaysé une fois de plus, vous recommencerez un nouvel exil.* »

Je crains ceci : tant qu'il y a désir et estime de la part de la victime pour le dominant, celui-ci peut tout se permettre.

Qu'arrive-t-il alors ? La femme consent-elle pour faire plaisir à son mari, tout en se faisant plaisir ou consent-elle seulement pour avoir la paix ? Si elle éprouve du plaisir, c'est qu'elle aime être soumise : elle aime encore son mari et éprouve un plaisir trouble à être ainsi contrainte et si elle le fait machinalement pour avoir la paix, elle est à la merci d'un homme qui se permet tout avec elle.

Le plus terrible, c'est quand la victime prend plaisir à l'être, prenant ainsi son plaisir comme de biais, au passage pour ainsi dire, ce qui n'échappe pas au dominant qui triomphe encore et toujours, tant que dure ce jeu malsain.

Tant qu'on attend quelque chose d'une personne, celle-ci a un pouvoir sur nous. Se plaindre de ne pas être libre de ses mouvements en faisant l'amour, c'est demander cette liberté refusée. Tant qu'on se plaint, tant qu'on revendique, c'est qu'on espère obtenir gain de cause, au moins partiellement.

Ce que je ne peux pas admettre : qu'une femme aime un homme qui la contraint. Quand la liberté d'autrui est bafouée, la mienne l'est aussi.

Le pire pour moi : que certains êtres troquent leur liberté pour la paix à tout prix, le gîte et le couvert.

L'action politique, si elle a un sens pour moi, doit s'employer à préserver les libertés publiques, mais aussi à créer les conditions d'une société où personne ne peut être tenté d'abdiquer sa liberté. Vaste programme...

Des hommes et des femmes, animés par une puissante conviction politique ou religieuse, peuvent sincèrement vouloir le bien de l'humanité ou d'une partie de celle-ci et ainsi sacrifier

de bonne grâce leur vie et celle des autres ou simplement leur honneur à cet idéal transcendant.

L'histoire pèse d'un poids terrible : elle incite certains êtres à utiliser tous les moyens à leur disposition pour arriver à leurs fins. Disons-le encore plus crûment : pour pouvoir seulement survivre, il arrive que des hommes et des femmes commettent des actes qui les rabaissent. Ils deviennent serviles simplement pour survivre, ils préfèrent la survie à la mort, ils préfèrent servir une cause ou simplement sauver leur peau plutôt que de dire non à un monde invivable en se donnant la mort.

La survie individuelle en elle-même déjà justifie aux yeux de ceux et de celles qui veulent survivre à tout prix des actes que non seulement la morale réproouve - et toute morale constituée est hypocrite en ce sens qu'elle tolère des cas exceptionnels pour la résolution desquels elle lève l'opprobre en dédouanant ceux qui s'adonnent à des actes jugés répréhensibles « en temps normal » - mais encore la survie collective, elle, revêt un caractère sacré qui justifie tous les sacrifices. Armés d'une idéologie puissante, un individu a l'illusion d'agir pour le bien, le sien se confondant avec celui du collectif qu'il sert.

La noblesse du mot sacrifice, proche de sacré, cache mal un fait : un individu ou un collectif trouve son compte dans cette « ruse de l'histoire » qui consiste à employer tous les moyens pour améliorer son sort. Le *primum vivere* ou si l'on veut *le conatus essendi* justifient la pire servilité et les pires horreurs.

Que l'on tue au nom d'une race, d'une religion ou d'une classe, toujours l'on tue pour survivre et assurer l'avenir du groupe, et l'on se sert au passage en servant.

Il y a deux manières de dire non à l'inacceptable quand il a un poids historique tel qu'il exclut toute issue par la refondation pure et simple de sa vie sous « des cieux plus cléments » : le suicide ou le combat. Pour certains, survivre étant tout ce qui importe, que ce soit individuellement ou collectivement, la survie justifie de vivre encore pour quelque temps « dans le monde gris des intérêts », de jouer le jeu pour avoir une chance un jour d'infléchir le cours de l'histoire ou simplement de vivre dans de meilleures conditions...

Combattre le feu par le feu pour éteindre l'incendie, en quelque sorte, voilà le cynisme de qui est animé par le *primum vivere*.

« La solidarité du malheur », le partage d'une condition jugée inacceptable, mais qu'il faut supporter le temps de changer le monde, voilà qui donne du baume aux cœurs des opprimés qui décident de continuer le combat en affirmant que la fin justifie les moyens.

Une des grandes leçons de Robert Anthelme dans « *L'espèce humaine* », c'est qu'un déporté squelettique et malodorant qui mange des épiluchures de pommes de terre récupérées dans une poubelle reste un homme, parce qu'il tente de faire taire sa faim, parce qu'il cherche à satisfaire un besoin élémentaire : s'affirme ainsi en lui et par lui, dans la misère la plus noire, la plus sordide, le droit à la vie, le droit de vivre de tout être humain venu un jour au monde.

D'où pour Anthelme une nécessité : celle de la solidarité entre détenus, faite de gestes simples, de paroles et de regards mais aussi, capable de déboucher sur une organisation clandestine comme à Buchenwald, solidarité seule à même de transformer cette volonté de

vivre à tout prix en actes tournés vers autrui, en actions non meurtrières pour ceux et celles en tous cas qui sont « les damnés de la terre ».

« Homo sum, et nihil humani a me alienum puto. »

Térence

La première des prostitutions n'est-ce pas celle qui consiste à se donner à un homme - son mari, son compagnon, peu importe - que l'on n'aime pas ou plus, pour tirer avantage matériel de la situation ? Y a-t-il un mal à cela ? On arguera de la nécessité de survivre, de ne pas se retrouver à la rue pour une femme qui ne travaille pas, n'a pas de métier. On pensera qu'une femme qui travaille a moins d'excuses, sachant qu'elle est indépendante, ce qui n'est pas tout à fait vrai, si l'on songe à la cherté de la vie, à la baisse de revenus dramatique qu'un divorce peut induire qui a des répercussions non seulement sur sa vie propre mais aussi sur celle de ses enfants. C'est sans compter aussi sur le plaisir que procurent l'aisance matérielle et le sentiment de sécurité qui l'accompagne. Porter un jugement moral est bien difficile. Bien sûr, du strict point de vue moral - de la morale chrétienne ou laïque en France - c'est un péché ou bien une faute.

En réalité, l'Eglise condamne le divorce, ce qui signifie très concrètement qu'elle juge préférable qu'un homme et une femme qui ne s'aiment pas ou plus vivent ensemble, plutôt que de voir l'union sacrée brisée...

Se donner à un homme pour en tirer avantage matériel, au fond, c'est l'essence même du mariage, sachant que l'homme lui aussi tire avantage de la situation, surtout si son épouse travaille elle aussi. Le mariage est une association à but lucratif, à n'en pas douter. Bien sûr, c'est un contrat où les époux se jurent fidélité (pour éviter la fuite des capitaux, pour la stabilité de la structure familiale, la conservation du patrimoine et la conservation de toute l'énergie sexuelle en jeu) et mutuelle assistance, mais ce qui est mis en commun, c'est d'abord l'argent à des fins d'aisance matérielle maximale. L'amour, c'est la cerise sur le gâteau, à moins qu'il ne faille inverser la perspective et affirmer : on se marie parce qu'on s'aime et ce faisant l'on met en commun ses avoirs et ses revenus. A chacun de s'y retrouver dans cet imbroglio...

D'emblée, remarquons ceci : par pure convention, j'ai admis implicitement que les femmes se prostituaient et non les hommes, qu'elles seules tiraient avantage de leurs charmes de manière plus ou moins éhontée - la plus éhontée de toutes, la seule valorisée socialement étant le mariage. Il n'est rien. La réciproque est tout aussi vraie : les hommes eux aussi tirent avantage du fait qu'ils s'associent avec une femme tant pour leur plaisir que pour les avantages matériels d'une mise en commun des revenus. On n'épiloguera pas sur les pachas qui mettent les pieds sous la table avec la complicité de leur épouse, les hommes-enfants que certaines femmes maternent en prenant tout en charge, que celles-ci, en matrones, y voient là l'occasion d'exercer un pouvoir réel ou bien qu'elles se fassent pour ainsi dire un plaisir d'être soumises...

L'on peut pousser le raisonnement à l'extrême : serais-je capable, dans certaines circonstances historiques, dans le dénuement, la misère, de me prostituer pour survivre ? Se poser à soi-même la question remue. En effet, l'on admet volontiers que la misère mène à tout, on est prêt

à excuser une femme de se prostituer pour simplement se nourrir et se loger. Il ne faut pas oublier que la prostitution est essentiellement une industrie extrêmement lucrative, qu'elle fait partie, avec la pornographie, de l'industrie du sexe, largement contrôlée par des groupes maffieux qui traitent les femmes comme du bétail. En d'autres termes, être réduit à la misère peut conduire à cette extrémité, à cet acte désespéré pour la survie, mais il est presque toujours récupéré par le monde du crime organisé. Ce qui est rigoureusement condamnable, c'est l'exploitation d'êtres humains par d'autres êtres humains, sauf à cautionner l'esclavage sous toutes ses formes, qui toutes se ramènent à un seul but : le profit des uns au détriment des autres.

Se prostituer pour échapper à la misère, pour simplement améliorer l'ordinaire ou bien par vice : ce me semble être les trois motifs qui conduisent à vendre son corps. Le dernier paraît peu vraisemblable : il y a toujours une part de vice dans la prostitution, mais le vice pur ne conduit qu'à la nymphomanie.

Le mot vice est bien malheureux. Jouir, avoir du plaisir n'est condamnable que dans une stricte perspective religieuse que l'on est libre de négliger...

Quand la prostitution est un choix qui aboutit à une prostitution sans souteneur, on a alors un style de vie libre où est visée l'indépendance financière que procure l'exercice de tout métier (avec ses contraintes horaires, ses tarifs, ses pratiques) ainsi que le plaisir, l'occasion d'assouvir un besoin sexuel, un vice, diront d'aucuns, tandis que d'autres diront simplement une sexualité libre, hédoniste. Faire de l'argent en prenant son pied, dirait-on plus crûment.

Y a-t-il là quelque chose à redire ? Il ne semble pas. Bien sûr, une femme libre qui se prostitue pour l'argent et le plaisir - une poule de luxe, une geisha cultivée, intelligente et raffinée ou bien plus modestement une femme qui améliore son ordinaire en faisant quelques passes et qui prend plaisir à le faire - peut passer à la limite pour une femme libre par excellence : elle a des amants, elle pratique une polygamie éphémère qui la dégage du souci d'élever des enfants (sauf dans le cas d'une mère de famille qui se prostitue pour améliorer son ordinaire).

Les hommes, de tout temps, en occident au moins, se sont accordé beaucoup de libertés. La polygamie masculine est monnaie courante : les hommes draguent, multiplient les conquêtes féminines. Le terme de conquête est bien prétentieux et bien naïf, car qui conquiert qui, qui retire le plus de plaisir et d'avantages dans ces aventures ? L'on peut douter que ce soit les hommes...

Le donjuanisme est une forme de sexisme, bien entendu. Il s'agit de séduire pour avoir le plaisir de jeter, après avoir séduit, il s'agit aussi de constamment se rassurer sur sa capacité de séduction. Le donjuanisme, c'est le plaisir de ne dépendre d'aucune femme, et c'est fatalement tomber dans cette dépendance absolue : celle qui consiste à ne vouloir dépendre de personne. Casanova, lui, polygame également, éprouvait essentiellement du plaisir en en donnant à ses partenaires, alors que le personnage de Don Juan et ses émules s'y refusent, le seul plaisir qu'il procure à une femme étant l'éphémère plaisir narcissique d'être aimée...

La prostitution masculine existe. Il y a les gigolos et les homosexuels. De riches Américaines se rendent à Cuba et dans les Caraïbes pour se donner des sensations fortes, sortir de la routine de leur couple ou pour décompresser, par exemple...

Une prostituée femme vraiment libre n'est pas tentée par le donjuanisme : elle se joue du besoin sexuel des hommes en en tirant profit pour son plaisir. Elle seule est réellement indépendante, elle fait coup double : elle a du plaisir et on la rémunère pour en donner. L'indépendance là aussi n'est pas absolue : la prostituée a besoin du besoin sexuel des hommes, mais son fond de commerce est inépuisable !

D'un strict point de vue économique, toute personne qui travaille vend sa force de travail qui passe par son corps et la mise en œuvre de compétences manuelles ou intellectuelles. Un professeur vend son savoir et sa compétence pédagogique, un chauffeur routier sa capacité à conduire un poids lourd, un juge à rendre la justice, un médecin à soigner les malades, etcetera...

La question est : une femme qui se prostitue est-elle libre ou travaille-t-elle pour quelqu'un ? Le reste est affaire de goût. Un homme exigeant qui aime exclusivement, qui refuse le donjuanisme et qui entend ne donner du plaisir seulement à la femme qu'il aime - refusant ainsi la position de Casanova, cet éternel adolescent - ne peut pas se lier à une femme qui se donne au tout venant...

Au fond, rien ne contraint à rien, si la liberté économique est assurée. La liberté est pour tous et toutes, inscrites dans les constitutions de nos états démocratiques, en revanche l'indépendance financière qui est la seule liberté authentique parce qu'elle garantit contre tout abus de pouvoir domestique et préserve dans une certaine mesure des duretés de la vie en société est chose bien rare, elle est même, à tout prendre, absolument impossible.

Il me semble que l'indépendance économique est le but à atteindre, mais il ne faut pas se payer de mots. Libre aux uns et aux unes de vendre leur corps ou bien autre chose d'eux-mêmes, certes, mais à y bien réfléchir l'indépendance absolue est rigoureusement impossible. Nous dépendons tous et toutes de la conjoncture économique, de l'organisation du marché du travail dans une société donnée à un moment donné, mais être indépendant financièrement, ne dépendre de personne est chose possible.

Se vendre me paraît non pas immoral - ce qui est immoral, c'est que des êtres humains en soient réduits à ça pour survivre : le malheur des uns faisant le bonheur des autres, ce qui est l'obscénité par excellence - mais malheureux : un malheur que nous partageons tous et toutes à des degrés divers, dans des situations plus ou moins humiliantes.

Les personnes les plus indépendantes paraissent être les créateurs. Travailler librement, être créatif, et même ce qu'il est convenu d'appeler un créateur, ne dispense pas de vendre ce que l'on crée. Un grand peintre dépend du marché de l'art, une star de son public...

A quand un monde où le respect sera universel ? Il faudrait pour cela que toute activité humaine rémunérée procure des revenus suffisants pour que chacun vive bien. On objectera que tous autant que nous sommes n'en avons jamais assez, ce qui induit une concurrence entre les humains qui font alors jouer - et c'est ce qui se passe quotidiennement depuis la nuit des temps - leur compétences pour acquérir un maximum de biens matériels au détriment des autres... On fera jouer la notion de mérite pour justifier la hiérarchie sociale en place qui tend à se pérenniser et à profiter toujours aux mêmes...

« Il y a des femmes qui ont de la chance. Elles sont belles, élégantes, racées. Elle a l'air heureux, cette femme. Une pensée agréable semble l'avoir traversée. Elle n'a qu'un défaut, elle est parfaite. »

Le passant a murmuré ces phrases, le temps d'un éclair. Il n'a pas été foudroyé. Une autre voix s'est levée en lui, celle qu'il aime entre toutes, celle qui le contredit presque toujours. La voix lui a dit :

« Passe ton chemin, passant, regarde ailleurs, de toute manière, tu le sais bien, toutes les femmes appartiennent à d'autres que toi.

Don Juan est un triste sire et Casanova, en son temps, leur a fait bien plaisir, elles n'ont pas besoin de toi. »

Tchékhov disait *« Vous me demandez ce qu'est la vie, c'est comme si vous me demandiez ce qu'est une carotte. Une carotte est une carotte. »*

Disant cela, il nous invitait à prendre la vie telle qu'elle est. Mais la vie, d'une personne à l'autre, et si différente, elle ne se limite pas au bios, elle est avant tout sortie hors de soi, communication, en cela déterminée par les conditions de vie d'une personne singulière.

De la vie je retiendrai le sourire d'un enfant, le sourire d'une femme aimante aussi, et la joie que c'est de s'éveiller une fois encore avec l'amour au cœur auprès d'une femme qui est la vie même.

Encore n'est-ce possible que le cœur léger et l'esprit serein. La mauvaise conscience empoisonne tout, *elle préserve les uns qu'elle préserve des autres.*

Cette phrase est obscure. Eclairons-la, en disant tout d'abord que la mauvaise conscience ici visée concerne toute personne contrainte par les événements de vivre son amour en commettant un adultère : il arrive que l'on mente à une personne pour se préserver et mettre à l'abri cette part inaliénable de nous-mêmes qui ne peut jaillir avant longtemps, pour ne pas avoir à se justifier aussi et pour reporter une explication aux calendres grecques, on ment aussi à une personne pour la préserver d'une vérité trop dure à entendre, comme si la vérité devait attendre son heure, et enfin l'on ment pour préserver un tiers - l'enfant - contre les conséquences de notre mensonge.

Préserver une personne en lui cachant la vérité, c'est entretenir chez elle l'illusion que tout va bien, que le jeu peut continuer.

Dans une perspective libératrice, c'est une arme redoutable : on attend son heure, on prépare patiemment sa sortie et l'on paye cher cette patience, car c'est bien de patience qu'il s'agit.

On est dans le doute de soi, tant que la décision de partir n'a pas été prise. On se tient à la frontière de la tromperie pure et simple et de l'action libératrice. Cette période de doute peut durer longtemps, aussi longtemps que les moyens de partir ne sont pas réunis et que la décision irrévocable de partir n'a pas été prise.

Qu'est-ce qui préside à cette décision de partir ? Il y a pléthore de motifs pour rester et pour partir. Les motifs sont insuffisants, toujours insuffisants : on peut se satisfaire de peu,

privilégier une vie matérielle confortable sans amour, choisir de se sacrifier pour le bien de ses enfants. Parfois, les choses ne sont pas aussi tranchées que cela : un mari charmant et de bonne composition, qui ne bat pas sa femme, ne lui fait pas vivre un enfer domestique, une femme aura bien du mal à tout à fait s'en détacher : non seulement elle y perd au moins momentanément en qualité de vie (baisse de revenus, soucis divers liés au divorce, déménagement, recherche d'emploi...), mais en plus elle apprécie l'homme sous certains rapports.

Ce qui décide à partir, quand les conditions de vie sont agréables, ce sont les motivations internes et externes qui nous animent et que nous faisons vivre en nous.

Ces dernières ne motivent une décision de partir que si les conditions matérielles sont jugées favorables, car enfin, partir ne doit pas revenir à compromettre son existence, à la rendre moins vivable qu'elle ne l'était auparavant, mais au contraire être le point de départ d'une vie nouvelle plus conforme à nos désirs.

Le doute de soi : on doute d'avoir vraiment envie de partir tant que l'on doute d'être capable et en mesure de le faire.

En être capable : il faut être assez détaché pour ne pas être tenté de revenir en arrière, pour accepter de blesser le dominant que l'on quitte.

Etre en mesure de le faire : avoir réuni les conditions matérielles et financières qui nous agréent, être convaincu que l'on peut au moins négocier avec quelques chances de succès des conditions financières acceptables et ne pas faire trop de dégâts.

On pressent ceci : douter d'être capable et en mesure de partir est un mouvement de la raison raisonnée. Il faut être prudent, ne pas agir à la légère et dans la précipitation, il faut prendre la mesure d'une situation, échafauder un plan. Il entre du calcul dans tout ça, et ce n'est pas méprisable. Il n'y a que les gens à l'abri du besoin pour mépriser le calcul et c'est une belle hypocrisie : les gens riches passent leur temps à faire des calculs.

Nous vient cette pensée : et si ma prudence, l'exercice libre de ma raison qui me dicte d'attendre encore un peu – un peu qui, peu à peu, peut faire traîner les choses en longueur pendant des années ! - et de différer mon départ indéfiniment n'était pas inspirée par tout autre chose que la raison, mais par « le cœur », l'attachement que j'éprouve encore à l'égard de la personne qui me domine ?

On peut être piégé par la logique : celle-ci nous enjoint de peser le pour et le contre, d'envisager le pire, de mesurer toutes les conséquences de notre départ : ce faisant, elle peut purement et simplement nous bloquer, casser tout élan en nous.

Difficile de donner tort à l'impeccable raison. « *Le cœur a ses raisons que la raison ignore.* », nous dit Pascal...

Au cœur de la raison, c'est le cœur qui décide, j'en suis persuadé : nous ne sommes pas exactement mus par des impulsions irrépressibles, car nous sommes raisonnables, mais tous nos calculs servent des intérêts complexes où le matériel et le financier sont indissolublement liés à des considérations affectives de divers ordre : l'amour des enfants, l'attirance physique pour le dominant, le plaisir éprouvé avec lui par le passé, plaisir qui nous a incité à espérer un

changement en lui, la routine aussi qui installe dans le confort de bonnes petites habitudes (les habitudes sont essentielles à la vie).

Tant que l'on espère un changement de la part du qui nous domine, on lui est attaché. Et même quand on n'espère plus, le temps du détachement est long : la vie quotidienne pèse lourd. Un visage, un corps qui passe, une présence, même lointaine, une voix douce, tout cela compose un horizon rassurant, que l'on n'a pas de peine à juger indépassable.

Oui, nous vient le soupçon que douter de pouvoir partir dans de bonnes conditions est inspiré par le doute que nous voulions vraiment nous détacher. « *Partir, est-ce que j'en ai tant envie que ça ? Si j'en avais si envie que ça, ce serait fait depuis longtemps.* » C'est la passion qui raisonne ainsi, et c'est douloureux de se dire qu'on aime tant, sans que ça nous donne le courage de partir. On finit par se demander ce que l'on désire vraiment et qui l'on aime vraiment. On doit s'avouer qu'aimer deux personnes est impossible, mais qu'on s'installe dans cette impossibilité tant que l'on ne se décide pas pour l'un au détriment de l'autre.

Le maître a beau jeu de se moquer de l'esclave qui échafaude des plans d'évasion, lui n'a pas ce souci, puisque précisément il tire sa force d'inertie de la force de travail de son esclave. Tant que ce dernier consent à le servir, le jeu continue. On ne se libère pas du jour au lendemain et sur un coup de tête, même si la colère est bonne conseillère, en ce sens qu'elle nous permet de mesurer précisément notre degré de tolérance à l'inacceptable.

Le détachement, tout est là. Cette mystérieuse alchimie des sentiments qui y président. Vivre pendant des années avec quelqu'un crée des liens. Quand on quitte quelqu'un, on sait ce que l'on perd. En décidant de partir, on joue à qui perd gagne, mais rien ne peut nous garantir le plein succès de notre entreprise. On a souvent peur de tomber de Charybde en Scylla.

Si l'on se contente de tromper et de mentir, si l'adultère n'est pas vécu comme une phase strictement intermédiaire entre un mariage aliénant et une libération souhaitable à tous points de vue, s'il n'est pas un prélude, alors on s'installe dans la duplicité pure et simple. On devient fourbe et sournois.

Certaines personnes se satisfont de la situation, en jouant sur les deux tableaux : un amant pour le plaisir et un conjoint pour le confort, d'autres veulent se libérer de l'emprise d'une personne bien sous tous rapports, mais malsaine dans le fond : on se libère de quelqu'un pour le rendre libre pour quelqu'un d'autre, pour une autre vie plus satisfaisante aussi.

Le malsain, c'est l'impossibilité dans laquelle nous sommes maintenue par une personne dominante de nous exprimer intellectuellement, émotionnellement et physiquement.

Deux adultes, qui jouent au papa et à la maman qui s'entendent bien, mentent à l'enfant pour masquer la réalité qui conduit le dominé à mentir au dominant, auquel il faut échapper de quelque manière, dans l'attente de jours meilleurs, en le trompant.

Le partenaire fidèle, c'est le partenaire dominant, il n'a que peu de mérite à rester fidèle : il se ment à soi-même en feignant de ne « rien sentir venir ». Faire place aux doutes et puis en faire part, ce serait avouer du même coup que « quelque chose ne va pas », que quelque chose ne donne pas satisfaction. Le dominant ne reste qu'accessoirement fidèle à son partenaire dominé : il reste avant tout fidèle à son mode de fonctionnement qui lui donne pleine satisfaction, en dépit de la morosité qui peut être la sienne au vu de la tristesse qu'il provoque

chez la personne qu'il domine, car c'est asseoir une domination qui importe, pour avoir la paix et jouir tranquillement de la situation qui a ses avantages, avantages que le dominant tend à offrir constamment au dominé dans une sorte de marché de dupe que le dominé reconnaît quelque jour pour tel, prise de conscience qui va l'amener à désirer se libérer de la domination, d'abord en prenant des libertés, puis en reprenant sa liberté.

L'aveu est une délivrance, il soulage la conscience, mais il n'a de valeur pratique que s'il débouche sur une libération, pas sur une demande de pardon faite à une personne qui a entretenu une emprise malsaine sur nous. Le malsain est toujours partagé, et se défaire du malsain, c'est refuser avec la dernière énergie la connivence qui nous a liés pour le pire avec une personne dominatrice.

Demander pardon à une personne de l'avoir suivie, d'être entré dans son jeu, c'est la dernière des choses à faire : il faut se pardonner à soi-même, en se montrant fier de s'être libéré. Pardoner à l'autre, pourquoi pas, mais après s'en être affranchi, sinon le pardon serait encore une faiblesse, une chance accordée à la personne qui nous a dominés de continuer à le faire.

La vie, c'est essentiellement pour moi une question d'emploi du temps. Comment employer son temps et combien de temps accorder aux uns et aux autres, voilà la question.

Le pouvoir, c'est le grand malheur. Le règne animal est ignoble, je déteste les grands singes.

« J'aime le pouvoir. » Dans le jeu des sexes, il est délicieux. Vaste programme !

Faire mine de se refuser est un grand classique des jeux érotiques. Le « Tu veux, je ne veux pas. Je t'excite, sans t'accorder la satisfaction immédiatement » est en accord avec la nature même du désir qui renaît après la jouissance.

Il y a une jouissance à en rester au stade du désir en regardant l'autre « crever d'envie », en lui refusant, momentanément, satisfaction.

Il faut faire don de sa jouissance à l'autre. « Tu m'as fait jouir » est une phrase qui vient après la jouissance, une phrase qui exprime le bonheur qu'on éprouve après coup non seulement d'avoir joui, mais d'avoir donné sa jouissance à son partenaire. La jouissance est un lâcher tout. Quel bonheur c'est de pouvoir se laisser aller !

Faire jouir est tout aussi important. C'est extrêmement valorisant. C'est aussi une jouissance à part entière : on ne possède pas le partenaire qui jouit, on est possédé par la jouissance qu'on lui donne, fasciné, si on la regarde, emporté par elle si on la partage.

Séducteur ou séduisant ? Il faut apprendre à tolérer en soi et hors de soi cette part involontaire de pouvoir que les autres nous concèdent, mais pour la partager avec eux alors.

Je ne souhaite pas poursuivre « l'entreprise ». Je laisse au désordre du silence la désarticulation de désirs dévoyés. Ceux-là, on me permettra de ne pas les partager.

J'affirme et j'affine les miens à coups d'affirmations limpides.

Aimer nous entraîne loin, trop loin, diront d'aucuns, mais libre à nous qui nous aimons de ne pas partager leur point de vue.

Ce que je te donne, je n'en ressens tout l'impact sur toi que dans ce que je reçois de toi. En te donnant à moi, tu te donnes à toi-même ce que tu peux recevoir de moi et tu me le tends dans un baiser.

De Levinas, il faut relire tout le chapitre « *La phénoménologie de l'éros* », s'en imprégner, c'est un bonheur de langue et de pensée. Ce passage, entre tous, m'agrée :

« L'autre, en la volupté, est moi et séparé de moi. La séparation de l'Autre au sein de cette communauté du sentir constitue l'acuité de la volupté. Le voluptueux de la volupté n'est pas la liberté domptée, objectivée, réifiée de l'Autre, mais sa liberté indomptée que je ne désire nullement objectivée. Mais liberté désirée et voluptueuse non pas dans la clarté de son visage, mais dans l'obscurité et comme dans le vice du clandestin ou dans ce futur qui se maintient clandestin dans la découverte et qui, précisément pour cela, est immanquablement profanation. Rien ne s'éloigne davantage de l'Eros que la possession. Dans la possession d'autrui, je possède autrui en tant qu'il me possède, à la fois esclave et maître. La volupté s'éteindrait dans la possession. Mais d'autre part, l'impersonnalité de la volupté nous interdit de considérer comme complémentarité le rapport entre amants. La volupté ne vise donc pas autrui, mais sa volupté, elle est volupté de la volupté, amour de l'amour de l'autre. »

Certains passages ne prennent tout leur sens que si l'on a lu ce qui précède ces phrases majestueuses. Le clandestin, le caché prennent un double sens, quand on considère cet extrait isolément, si je puis me permettre cette formule. Le considérer isolément, c'est faire résonner un harmonique qui passe inaperçu à première lecture quand les paragraphes succèdent aux paragraphes de manière ininterrompue : pour s'aimer vivons cachés. Tout ceci appelle de longs développements que je réserve pour l'heure.

Faire appel à la fierté d'autrui, toujours. Ne jamais lâcher prise, passer outre les moments de découragement. La réussite, si éclatante soit-elle, n'est pas la voie royale de la libération. Le succès n'aide à se libérer que celui qui désire vraiment la liberté et il n'est de meilleur disciple que celui qui trahit son maître par respect pour sa doctrine, c'est toute la leçon d'Ainsi parlait Zarathoustra.

D'aucuns confondent allégrement liberté et indépendance. L'indépendance est d'ordre financier et économique, elle est salubre, mais non suffisante. Combien de personnes indépendantes financièrement qui donnent dans tous les conformismes ?

Le poème ne dit rien d'autre que l'attente à son comble, la fièvre rencontre et sa fièvre, les épousailles de la simplicité et de la vie ascensionnelle.

Le relais

Pour se connaître, il faut passer beaucoup de temps ensemble. Mais que veut dire se connaître ?

Si d'aventure deux êtres qui s'aiment font l'expérience douloureuse d'être pour ne serait-ce que quelques heures deux inconnus l'un pour l'autre, c'est que la vie les a maintenus longtemps séparés, les a tenus à l'écart l'un de l'autre de longs mois, même si, par ailleurs, il leur était donné de se parler tous les jours.

Il est un fait indéniable : seule la fréquentation d'un autre être humain rend possible une connaissance intime, et cette connaissance intime passe par la parole partagée certes, mais aussi par une vie quotidienne menée ensemble, faite de tâches simples, de routines, de petits riens qu'on appelle les habitudes et qui sont autant de repères rassurants, autant de signes de reconnaissance.

Selon toute apparence, on n'est pas réellement proche d'une personne avec qui l'on ne vit pas.

Certes, la présence seule ne confère pas une connaissance intime, elle est seulement une chance de faire connaissance jour après jour. L'on peut partager des années de vie commune sans se connaître, l'on peut aussi être infiniment proches, se connaître intimement, avoir les mêmes aspirations, des vues similaires, avoir beaucoup de goûts en commun et malheureusement passer par un moment de panique où l'un ne reconnaît pas l'autre, parce que la vie sépare les deux cruellement, en dépit du fait qu'ils se parlent presque tous les jours.

J'ai vécu pendant quelques heures cet étonnement de ne pas être reconnu. Je n'en ai heureusement pas été blessé, j'ai tout mis sur le compte du fait que la femme que j'aime ne partage pas ma vie, et je n'ai pas songé à le lui reprocher, je n'ai fait que le déplorer en mon for intérieur, sans vouloir en concevoir une peine excessive, pour ne pas la peiner, ne pas l'accabler de reproches stériles.

D'emblée, quand j'ai su que je l'aimais, j'ai senti combien de désirs vivre avec elle pour mieux la connaître, avec cette foi dans le cœur que nous étions faits l'un pour l'autre, que nous entendrions très bien.

Je suis un réaliste : je sais qu'il faut du temps pour bien connaître les goûts de qui l'on aime, que les gestes les plus simples, les habitudes de vie les plus élémentaires, comme les habitudes de table, les ablutions, les façons de ranger et de traiter les objets, les plantes et les êtres vivants sont décisives dans une vie à deux, qu'elles participent de cet ensemble qui cherche l'harmonie, ensemble où s'entremêlent, dans une égale importance à mes yeux, une vie sexuelle heureuse, riche, foisonnante même, une vie intellectuelle active et féconde, une

vie de tendresse et une vie matérielle assumée pleinement dans la partage raisonné, mais aussi spontané des tâches, dans *le relai* comme l'a dit un jour la femme que j'aime.

Puissent nos deux pensées toujours se relayer, puissions-nous un jour converger vers cette vie commune riche et variée, simple et forte, ambitieuse et féconde à laquelle tous les deux nous aspirons légitimement, mais mus par la force d'une loi incoercible qui précède toutes les lois humaines, celle qui s'appelle amour réalisé ! Cette loi est comme toujours en attente de sa réalisation, en cela la liberté même toujours en avant d'elle-même.

Au plus fort de la tempête qui s'abat sur toute la Louisiane, voilà que je ne suis pas à ses côtés pour être simplement auprès d'elle, pour l'aider dans des tâches matérielles appelées par les circonstances. Je n'aurai pas eu la chance encore une fois de lui montrer qui je suis dans des circonstances exceptionnelles. Force est pour moi de constater qu'elle s'en tire très bien sans moi, je n'en conçois pas de dépit excessif, je regrette seulement de ne pas être avec elle. Je ne me crois pas indispensable, loin s'en faut.

On croit connaître quelqu'un et parfois l'on découvre une personne qui se révèle ne pas être en accord avec ce qu'elle laisse paraître d'elle. Moment difficile où tout vacille, où l'on a l'impression de s'être abusé. J'ai connu de tels moments, je ne veux plus les faire revivre à la personne que j'aime. Heureusement rares, ils sont toujours de trop, il jettent une lumière fautive sur qui nous sommes vraiment dans l'élan du cœur qui doit être toujours suivis d'actes et de décisions dénués d'ambiguïté.

L'inconnu chemine en moi depuis que je vis, il s'invite toujours entre toi et moi, mon amour, mais l'inconnu que je vise dans cette phrase n'a rien à voir avec la lourdeur d'un secret bien gardé ni avec le silence gêné de qui cache qui il est dans le fond.

De l'inconnu, je n'ai pas fait mon domaine. L'inconnu est inhabitable, c'est l'entre-deux de l'entre-nous.

L'inconnu, l'incandescence de ce qui n'a pas de nom, ne peut en avoir, ignore le partage du connu et de l'inconnu, appelle la parole libératrice, la parole plurielle.

Il n'est pas la chose du scientifique en passe de faire une découverte.

L'inconnu dont je parle pourtant, sans le connaître, n'est en rien ce que je ne connais pas encore, n'est pas, ne sera jamais par conséquent ce que je ne connaîtrai jamais, car tout bonnement, il est irréductible à toute approche, à tout type de connaissance, il est hors temps, sa cadence n'est pas de ce monde, et aucun dieu, aucune transcendance ne l'incarnent dans la paix des cieux et des lieux sacrés.

L'inconnu, ainsi conçu, n'a rien d'effrayant, mais l'on ne peut frayer avec lui : il est tout simplement l'ampleur de ce qui se révèle à soi lorsque l'on parle à un autre être humain.

L'âge d'aimer

Certains jours il ne faut pas craindre de nommer les choses impossibles à décrire.

René Char

C'est au cœur de la sollicitude la plus grande que te trouvera la solitude la plus glacée, la plus glaçante.

Solitude reçue ou bien donnée ?

Peu importe en fait, tant le sentiment déchiré, qui l'accompagne, semble redoubler la solitude dont on ne peut dire, en plein déchirement, mais aussi a posteriori, si cette dernière résulte de la sollicitude ou si elle la produit, impur produit alors, car enfin c'est sur un tout que la sollicitude jette son dévolu, ce tout indicible qui fait et dépasse dans le même temps une personne de chair et de sang qui nous fait face, sauf à penser, a contrario, que la sollicitude n'est en elle-même que l'extrême pointe du déchirement contenu en germe dans l'initiative qu'elle est tout entière au moment où une personne se livre à sa démesure, corps et âme, toute tendue qu'elle est vers cet autrui qu'il *faut* soigner ou cajoler, caresser ou chérir, aimer et secourir, toujours...

Faillir à cette nécessité apparaît comme la faute majeure - pour ainsi dire une inconvenance - et pourtant, cela se peut, et cela, parfois, doit advenir, pour que justice soit faite, et par justice j'entends le plein exercice de la sollicitude réciproque qui, par rayonnement, profite au plus grand nombre, soit le couple heureux qui fait le bien autour de lui.

La sollicitude se déploie autant dans le temps lent de la tendresse refusée que dans la foudre d'un désir fulgurant qui ne parvient pas à communiquer sa flamme - et pour cause ! - au *faux partenaire*.

L'espèce de rejet qui la cerne au moment où elle le subit, c'est là l'extrême pointe du déchirement qui, paradoxalement, relance sa virulence pour un temps, un temps seulement, mais qui peut prendre presque toute une vie.

Ca, je le sais depuis si longtemps, sans pouvoir dater précisément cette prise de conscience, dont il aura bien fallu par la suite que je me déprenne, afin de pouvoir revenir à la sollicitude vierge de solitude et d'amertume.

Autant dire que la prise de conscience ne fut pas foudroyante, mais lente à venir, lente à s'imposer, lourde qu'elle était de possibles qu'il n'était possible de goûter que *loin en avant de soi*, dans un futur impossible à déterminer, mais dont on pressent, au moment où il s'impose à notre conscience, qu'il se fabrique là, à portée de mains et de regards - dans les mailles du possible enfin atteint, enfin ouvert sur ce qui, n'appartenant ni à lui-même ni à la personne qu'il informe sourdement, ne peut que rester indifférent à notre sort, mais souriant, comme si se fabriquait là de la fatalité, du destin impersonnel au cœur de mon cœur serré et dans les fibres crispées de mon corps qui hésitait, se tâtait, tâtonnait dans les allées étroites du plaisir solitaire, de la jouissance solaire et du grand déni.

Ce qui fut ressenti dans le déchirement aura longtemps retenti en moi, avant que ne s'impose une chaîne de raisonnements analytiques qui procèdent au séquençage du vécu par découpage chronologique : la pure et simple relation d'une émotion déchirante qui se déploie dans le temps : en soi une illusion, car le déchirement ouvre une brèche dans le temps où *les repères d'avenir* et *les repaires de passé* viennent sinon à se confondre, du moins à ignorer partiellement - instantanément - la différence qui les fait exister les uns par rapport aux autres comme des entités à part et à part entière à la manière de ces plus petites unités distinctives que sont les phonèmes.

Cette *mimesis* - la chronologie est la fidélité même au déploiement du temps, à l'événement comme le rassemblement des extases temporelles qui ont jalonné les étapes de son advenue, un acte de foi dans la linéarité du temps conçu comme une flèche - cette *mimésis*, dis-je, serait en soi encore bien simple, si n'intervenait pas constamment, mais de manière apparemment aléatoire des séries discontinues - il faudrait plus exactement les dire *discontinué*es - d'extrapolations qui sont autant d'aperçus élaborés par le travail de la mémoire qui rebrasse à plaisir les séquences pour le besoin de la saisie conceptuelle de qui fut initialement perçu et ressenti.

La mémoire travaille à sa propre vigilance, en ce sens qu'elle intègre dans son jeu une foule de suggestions que lui livrent les faits. Elle ne peut s'en contenter, il faut qu'elle extrapole, qu'elle explore, ce faisant, les tréfonds du sens.

Asymptotique par excellence, elle frise toujours la vérité qui affleure, en travaillant à l'interprétation du réel quantifié et qualifié.

Surface et profondeur échangent ainsi leur signe de reconnaissance en une étrange géométrie temporelle.

On étoufferait à moins dans ce dédale obscur, mais rien n'y fait : on avance, pas le choix, et toujours avec cet espoir chevillé au corps qu'au détour d'une allée - presque un chemin sous la lune - se dessinera - se dessinerait en se destinant ? - la grande avenue de rêves appelés à se réaliser qui nous appelle de si loin, depuis si longtemps, maintenant que le sens du temps - son orientation glaciale, sa fixation qui fige le sang tout en faisant battre la chamade à notre cœur en se fichant en nous - donne à penser paradoxalement que ça y est, que le vrai commencement, c'est pour bientôt, toujours bientôt dans un maintenant qui nous tend les bras, qu'il suffit alors de saisir pour basculer bientôt dans sa venue parfaite, dans son épiphanie jubilatoire.

Le départ tant attendu, la haute mer en plein dédale... Et que fleurisse la mer alors, qu'elle se couvre d'arbres puissants, de chênes et de hêtres massifs, ceux-là même qui accompagnaient ta marche admirative d'enfant dans les sous-bois odorants, si odorants que bien peu aurait suffi à te soulever de terre !

De cette enfance qui perdure dans chaque pas que tu respirez, quand tu marches dans les hautes futaies de tes souvenirs, puise la rage d'aimer, et cette absence de ressentiment pour tes vieilles nuits où personne ne semblait enclin à se laisser aimer par toi.

Le pouvoir et la maîtrise

Où puiser la force et le goût d'écrire ? Dans le rapport aux autres. Mais qu'advient-il quand ce rapport n'existe que sur le mode de l'absence, quand le seul rapport donné est le non-rapport ? On écrit encore pour s'adresser à une grande figure imaginaire en qui se rassemble nos vœux et nos désirs, notre soif de vivre et nos espoirs.

Ecrire exige une discipline quasi martiale, si l'on veut mener à bout une oeuvre préconçue, en revanche à qui musarde dans les mots au gré de ses humeurs, seul le hasard sourit... Les grands hasardeux de l'écriture ont tout de même composé une oeuvre, par fierté au moins, par nécessité alimentaire sans aucun doute.

Le fragmentaire ou le grand flot, l'oeuvre méditée ou semi-improvisée, quatre axes qui s'offrent à nous : l'aphorisme et la maxime, le roman, la nouvelle et le récit, l'essai et le poème.

Je crois bien avoir tâté de tout cela, à des degrés divers. Il en ressort que je ne suis pas un homme de réflexion. Enfant déjà, je ne savais pas poser les termes d'un problème en moi, ma vue se brouillait, les termes s'estompaient, m'échappaient, peu enclin que j'étais sans doute à les retenir pour les maîtriser et ainsi résoudre un problème, jamais ressenti comme une énigme vivante, mais comme une devinette desséchée dont la vérité était donnée par avance quelque part, toute faite, prête à l'emploi. Je ne pouvais me résoudre à penser que la solution d'un problème résidait dans le pur et simple usage de ma pensée, c'est ainsi que j'ai refusé d'emblée, anarchiquement, contre la prétention du grand nombre, contre le diktat de l'école et de la tradition, la logique mathématique, ainsi très mal comprise, mais qui se présentait à moi sous la forme scolaire d'une solution toute trouvée qu'il suffisait de chercher.

Une forme de stupidité de ma part en réaction à la bêtise scolaire d'alors, à n'en pas douter, au sens que Nietzsche donne à ce mot dans *Maximes et sentences* in *Par delà le bien et le mal* : « *Une fois la décision prise, fermer l'oreille à l'objection même la mieux fondée, c'est le signe d'un caractère fort ; cela implique à l'occasion la volonté d'être stupide.* »

L'entêtement provient en l'occurrence du refus de donner raison à une personne qui raisonne mieux que nous, et cette personne, ce fut d'abord le camarade de classe doué et son complice souriant, le maître d'école.

On préfère avoir tort seul que de reconnaître qu'autrui a raison. Trop orgueilleux pour admettre que l'on a tort et trop vaniteux pour avouer que nos capacités intellectuelles peuvent être prises en défaut, nous nous enfermons dans des raisonnements tortueux et fumeux ou bien dans le refus pur et simple de raisonner.

Les conséquences de cette incapacité qui a dicté mon choix se sont révélées désastreuses. Je ressens souvent la paralysie qui me guette, l'engourdissement de ma pensée et de mes sens, l'impossibilité d'entretenir un rapport dynamique et créateur avec le monde environnant tel qu'il s'offre à moi.

Si les solutions sont comme données par avance, si elle gîtent pour ainsi dire dans les plis de mon cerveau, alors à quoi bon les y chercher ? J'ai refusé de faire cet effort, voyant combien d'autres n'avaient pas d'effort à faire pour les trouver. Pour ma part, je ne ressens pas l'implicite de la pensée logico-mathématique dans l'exercice de ma réflexion. C'est ainsi

qu'un double mouvement contradictoire - paresse et attente déçue - provoque en moi aboulie et paralysie : je ne trouve pas ce qui devrait s'y trouver comme préformée, aussi j'abandonne la recherche. L'outil mathématique appliqué au réel ne m'a pas été donné, parce que je l'ai refusé. Si j'avais eu quelques facilités, je l'aurais volontiers cultivé. A présent, je n'ai aucun goût pour l'abstraction formaliste qu'elle soit mathématique ou musicale. Le lien ne se fait pas. J'en reste aux sensations, à la stupidité, au donné brut.

Un autre domaine d'exercice de la pensée qui s'impose à nous, c'est la raison pratique. Domaine intéressant en ce que les solutions ne sont pas toutes faites. Il faut observer et analyser une situation donnée pour inventer une solution, trouver une issue, sortir d'une aporie. En ce domaine, pas de solution toutes faites, mais des essais, des tentatives. On ne peut mesurer toutes les conséquences des choix que nous faisons. Certaines personnes ont accumulé une telle expérience qu'elles se trompent moins que les autres. Elles se sont beaucoup trompées, elles ont appris à ne pas refaire les mêmes erreurs, mais la vie se charge de renouveler les problèmes, tout en laissant peser de tout leur poids les conséquences d'erreurs anciennes. Il y a un abîme entre choisir un époux ou une épouse et choisir une voiture ou bien un bien immobilier. Les conséquences de nos choix matériels sont moins graves que nos choix de vie, mais les choix matériels découlent de choix plus conséquents : on décide de vivre ici ou bien là en fonction du choix de vie que l'on a fait...

Au fond, ce qui compte le plus dans la vie, quel que soit le domaine que l'on aborde, c'est la maîtrise. On veut contrôler sa vie, mais on s'aperçoit sans cesse que les autres interfèrent constamment par le biais des lois et des mœurs, ceci pour le plan le plus général : la société dans laquelle nous vivons qui définit le possible et l'impossible, le permis et l'interdit. Les autres, ce sont au premier chef les personnes avec lesquelles on vit qui limitent constamment notre marge de manœuvre : on leur doit des comptes, on a passé un contrat moral avec elles, on a des devoirs qui tendent à éclipser nos droits. Se croire des droits sur les autres, voilà la grande illusion. Ce sont les autres qui exercent des droits sur nous, en nous rappelant à nos devoirs.

Il convient de n'accorder aux autres des droits sur nous que si leurs exigences sont compatibles avec nos désirs profonds et nos propres exigences. Ce n'est possible que dans le domaine de la vie privée. La vie professionnelle est au contraire le domaine de la plus grande dépendance, de l'arbitraire, de l'absence de liberté. Une personne privée qui ne donne pas satisfaction n'a pas à avoir de droits sur nous. L'indulgence est de mise, certes, car qui n'a ses petits défauts et ses petites faiblesses, mais l'indulgence extrême qui aboutit à excuser tout et n'importe quoi conduit à une étrange dépendance : comment, en effet, en arrive-t-on à tolérer une personne qui ne nous satisfait pas ? L'attachement que l'on éprouve à l'égard d'une telle personne est suspect. Une personne dominante, qui a su nous enchaîner à elle, est une personne qui a réussi à nous culpabiliser et se rendre indispensable sur le plan matériel. Elle est parvenue à masquer ses propres manquements en ne laissant voir que les nôtres. Si nous avons tant de défauts, comment ne pas pardonner à l'autre ses propres défauts ? Voilà la pensée que le dominant insuffle à la personne qu'elle domine.

Parlons clair : une personne dominée ne l'est jamais entièrement du fait de la personne qui la domine, en d'autres termes, une personne soumise jouit des possibles entrevus dans le rapport de soumission auquel elle s'attache. Elle s'attache au dominant pour cette part obscure de lui-même qui pourrait, dans la perception qu'en a du moins le dominé, échapper à l'emprise de la domination et qu'il ne veut pas voir advenir. Il s'agit essentiellement de maintenir le dominant dans son statut de dominant par amour de la domination.

Amour de la domination : toute l'ambiguïté de la démarche du dominé est dans ce génitif objectif ou subjectif : le dominé aime-t-il la domination que l'on exerce sur lui ou bien aimerait-il dominer, s'il le pouvait ?

Une intuition anime le dominé : le dominant se sentirait parfois victime de la domination qu'il exerce comme à son corps défendant, il aurait la nostalgie d'un mode de fonctionnement autre, il ne dominerait qu'à regret, pour ainsi dire contraint et forcé par les circonstances de sa vie, incité qu'il fut à prendre les commandes. Le dominé pourrait, si le dominant le laissait faire, prendre le relais de la domination. Le dominé est tenté de dominer à son tour, le désir de dominer l'étreint, mais il doit y renoncer faute d'être assez fort pour imposer son pouvoir. Incapable de dominer, le dominé ne peut tolérer que le dominant envisage d'abdiquer la domination qu'il exerce sur lui : il faut préserver la domination, ne pas permettre au dominant de l'abdiquer, car alors s'en serait finie d'elle, le dominé sachant en son for intérieur qu'il n'est pas de taille à l'exercer en première personne.

Possibles entrevus, pour ainsi dire fermés sur eux-mêmes, comme une porte brusquement ouverte aussitôt refermée... Moment d'effroi, de vertige où la liberté se fait jour, la liberté qu'il faut bannir à tout prix de sa vie et de celle des autres...

Essentielle perversion : le rapport hors-soumission entrevu comme possible dans la jouissance - moment d'excès où le sujet s'excède lui-même et s'abandonne comme sujet - disparaît au profit du règne de la domination réelle, la domination possible que le dominé pourrait exercer étant écartée.

Trois moments traversent ainsi le dominé : la domination réelle, l'absence possible de domination et la possible domination du dominant désirée par le dominé, mais désirer le dominant, définitivement, interdit de désirer sérieusement la domination exercée sur le dominant, afin que le dominant ne soit pas tenté de ne plus dominer.

Le dominant jouit deux fois : il jouit d'abandonner un bref instant sa domination en s'abandonnant à sa jouissance sexuelle et il jouit au moment où il se ressaisit pour redevenir l'être inaccessible qu'il entend être, afin de se préserver du pouvoir de domination qu'il pressent chez le dominé.

La personne soumise jouit d'être soumise, c'est-à-dire d'être réduite à ce qu'elle pense être foncièrement : une personne qui mérite d'être dominée, tout en ressentant fortement, au moment où le dominant s'abandonne dans la jouissance qu'un autre rapport menace de s'instaurer entre eux, si elle cessait de se laisser faire.

Pérenniser la domination, tel est l'enjeu partagé par le dominant et le dominé pour des raisons diamétralement opposées.

Un temps faible et un temps fort rythment les rapports de dominant à dominé : le dominé, au moment où le dominant exerce sa domination pour arriver à ses fins, entrevoit ce que serait l'absence de domination : le dominant jouit par le dominé qui prend sa revanche et domine un bref instant à son tour, tout en se détournant bien vite de cette possibilité. Dominer le dominant permet au dominé d'instituer un cercle vicieux : c'est le moment où le dominant est dominé - le moment où il jouit - qui l'incite à continuer à dominer, domination pérenne qui le

met régulièrement dans la situation d'être momentanément dominé, expérience qui l'incite à nouveau à exercer son emprise, et ainsi de suite...

Le dominé est un dominant en puissance qui ne domine qu'un bref instant, tandis que le dominant est un soumis en acte le temps de jouir...

Le dominé, enfin, ne veut pas en passer par ces moments de doute et d'abandon qui saisissent le dominant quant à la validité de la domination : il ne veut pas abandonner une seule parcelle de pouvoir, la meilleure manière de s'en assurer étant alors de se soumettre totalement au dominant pour ne lui laisser aucune échappatoire.

On le voit, les notions de dominant et de dominé sont soumises à d'incessants glissements. Il n'y aurait pas de domination sexuelle sans personne désirant l'être par amour de la domination. Le tort absolu que le dominé amoureux de la domination exerce à l'égard de la liberté et de son exercice partagé tient à ceci : il fournit aux négateurs de la liberté des armes pour justifier la domination politique.

Le sexuel et le domestique servent de modèles aux vues politiques de certains êtres qui jouissent de dominer les masses humaines, manière de ne pas se compromettre, de rester au-dessus de la grande mêlée, en jouissant du spectacle des corps en adoration.

Les suiveurs entretiennent avec le chef charismatique le même type de rapport que le dominé sexuel entretient avec son maître, mais il y a une différence entre le maître et le chef charismatique : ce dernier n'a cure d'abdiquer, contrairement au dominant qui peut se lasser et désirer passer le relais, tentation que le dominé sexuel réprime de toutes ses faibles forces en se soumettant encore et toujours, pour interdire au dominant toute fuite hors du rapport de domination qu'il a institué au profit de *son* dominateur et qui, au fond, est tout aussi bien le sien.

Personne ne possède personne, mais certains sont possédés par l'idée qu'ils peuvent posséder... Le dominé veut dominer, mais estimant ne pas en avoir les moyens, il s'arrange pour entretenir la domination par personne interposée... Le dominant, quant à lui, se réfugie dans la domination, de peur d'être dominé.

Son tort est de laisser faire le dominé, de ne pas bondir hors du rapport de domination, de ne pas tenter sa chance dans le partage de la liberté, chance qui n'est saisissable à vrai dire que si le dominant lassé par la domination trouve à qui parler.

Ni le dominant ni le dominé n'aiment la liberté. Le dominant domine par peur d'être dominé et le dominé est dominé pour entretenir la domination qu'il ne peut exercer et qu'ainsi il délègue au dominant...

Et l'écriture dans tout ça ? Il arrive qu'elle reste en rade en plein désert. Le désert est l'espace même de l'illusion et de la souffrance. L'illusion jamais ne compense la souffrance. C'est un espace morne voué à la mort. Dans le fond, toute vie est dérisoire, si elle est coupée d'autrui, mais si cette coupure est irrémédiable, si aucune personne digne de ce nom n'apparaît à l'horizon que nous nous donnons, alors autant faire en sorte de ne pas tomber dans les griffes des grands illusionnistes.

Dans la vie, tout n'est-il pas affaire de nuances ? Il arrive que nous tombions dans cet ultime piège qui incline à être indulgent envers les personnes qui ne nous veulent du bien que pour leur bien, qui tendent à nous faire croire qu'elles agissent pour notre bien, alors qu'elle ne font que se servir de nous.

Ecrire ouvre sur un espace de non-pouvoir et de maîtrise où la liberté cherche son amour. L'écrivain lève les yeux de sa page, il regarde par la fenêtre qui donne sur le jardin, une vive lumière met tout en évidence, sauf lui qui replonge sur sa page, car il sait que c'est là seulement que sa liberté se met en jeu dans la recherche de son amour.

Voyage au centre d'un égocentrique

Un égocentrique est d'abord un égocentrique ! Qu'on me pardonne cette tautologie, mais elle est plus forte que moi, j'entends bien, pour cette raison, lui tenir tête et la réduire : un égocentrique, qu'il soit effacé - si, si, ça existe ! - ou qu'il soit le plus cabotins de hommes, un égocentrique, je le répète, c'est d'abord un égocentrique.

Pas une machine à broyer du noir, pas une personne foncièrement ou cycliquement déprimée.

Fondamentalement, l'égocentrique néglige le visage d'autrui et ce que ce visage vise, c'est ainsi que, paradoxalement, il se néglige lui-même, il manque la reconnaissance qu'autrui pourrait naturellement lui accorder, en lui donnant à entendre que sa place au soleil est partagée et non usurpée, qu'il y a de la place pour eux deux dans le grand lit de la vie et que le tiers qui s'approche de la fontaine est le bienvenu pour peu qu'il vienne en paix...

Qu'on ne s'y trompe pas : l'espace vital de l'égocentrique est sacré, mais il a besoin d'autrui pour que son territoire lui appartienne pleinement. Naturellement, il envahit l'espace. Il marque son territoire en laissant traîner ses affaires, en faisant ce que bon lui semble au moment où ça lui convient sans se soucier des autres qui cohabitent avec lui, en faisant du bruit, en écoutant de la musique, en faisant brailler la télévision...

Quand les bonnes manières s'en mêlent, quand l'idéologie est assez élaborée, c'est-à-dire assez puissante pour articuler un discours rationnel auto-justificateur, c'est là que l'égocentrique donne toute la mesure paradoxale de son être : il peut vous expliquer avec le sourire que vous êtes très important pour lui, que vous êtes même tout pour lui, que vous êtes sa vie, qu'il ne peut pas se passer de vous, et le plus drôle c'est qu'il est lucide et sincère en disant cela. Il ne sait qu'une chose : vous ne l'intéressez pas en tant que personne, vous n'êtes que son reflet, une sorte d'appendice mobile relié à lui par le fil invisible d'une communication biaisée instaurée par lui, c'est-à-dire à sens unique, le sien bien sûr...

Il faut faire comme lui il aime que l'on fasse. La liberté d'autrui, il ne la connaît pas, il ne veut pas la connaître. La connaître intimement, ce serait se mettre à la merci de l'inconnu, de l'imprévisible, de l'inédit. Ce serait terrifiant. C'est terrifiant, la mobilité, pour un monolithe. Pour un égocentrique, ce serait effrayant d'inventer à deux les règles du jeu : il perdrait le contrôle.

Il ne recherche le consensus que pour avoir la paix dans le domaine des choses pratiques. Dans l'intimité, c'est un tyran souriant ou grincheux, selon l'humeur, qui dicte aux autres ce qu'ils peuvent se permettre avec lui.

L'étiologie de l'égoïsme est peut-être à chercher du côté d'une forme de négligence parentale : l'enfant n'a pas été choyé, ne s'est pas senti désiré, à tort ou à raison...

L'égoïste est guetté par la mégalomanie ou bien il est travaillé par un complexe d'infériorité déguisé en manières hautaines ou paré de toutes les lourdeurs de la fausse modestie.

Ecoutez un égoïste dire du mal de lui-même et vous verrez dans ces yeux cette petite lueur d'espoir qui dit : « Pourvu qu'il, qu'elle me contredise ! » Si vous abondez dans son sens, vous le blessez. Vous le verrez alors s'éloigner, drapé dans sa dignité, la lippe amère et le front austère, et il y a fort à parier qu'il vous fera cher payer votre dédain quand l'occasion s'en présentera.

En somme, un égoïste prêche la faux pour savoir le vrai. Encore faut-il nuancer : il ne sait pas où se logent le vrai et le faux quant à lui-même. Il n'est pas sûr de lui. Il sent qu'il a besoin de l'opinion flatteuse d'autrui pour sortir de cette incertitude, mais il est trop fier pour se l'avouer : seul son attitude trahit son besoin, jamais ses paroles. Quand il parle, il dit toujours deux choses en même temps. Il profère un message manifeste et un message latent.

Sa position est des plus inconfortables. Il aimerait qu'on dise du bien de lui, alors il dit du mal de lui-même dans l'espoir qu'on le contredira.

Quand c'est la mégalomanie qui prévaut chez lui, c'est-à-dire quand en lui s'affirme le désir d'emprise sur les autres, emprise qui lui permet de faire fi de ses faiblesses qu'il ressent intimement, alors nous avons affaire à un coq de basse-cour de la pire espèce, à un m'as-tu-vu vantard, voire exhibitionniste.

Qu'il soit de l'espèce mégalomane ou de l'espèce mal-aimé, deux principes gouvernent son existence :

Premier principe : « *Je vais bien, donc tout le monde va bien.* »

Incapable de se mettre à la place des autres, il se satisfait de son bonheur. Une seule chose peut venir le gâcher : le malheur, la maladie, les petites et les grandes misères d'autrui. Pour un égoïste, une personne malade est une gêne. Cette dernière est priée de ne pas geindre, de ne pas se plaindre, de guérir au plus vite, bref, de ne pas parler d'elle-même.

Deuxième principe, des plus comiques sur le plan logique : « *Je vais mal, donc les autres doivent aller mal aussi, mais gare à eux s'ils se plaignent !* ».

Un égoïste malade est un spectacle à lui tout seul. Il se plaint et il voudrait qu'on le plaigne. Quand les autres vont mal, il leur en veut de ne pas se plaindre - « Comment font-ils pour ne pas se plaindre, quelle chance ils ont ! » - alors que lui en éprouve le besoin, mais aussitôt il contredit son mouvement d'humeur initial qui revient en boucle pour donner ce comportement sournoisement agressif que l'on constate quand il va mal : les autres n'ont pas

le droit de se plaindre, d'ailleurs s'ils ne se plaignent pas, c'est qu'ils ne vont pas si mal que ça, alors que lui a toutes les raisons de se plaindre, pauvre de lui !

L'égoцентриque pense que les autres, dans leurs malheurs, ont toujours plus de chance que lui. Ils ont la chance, même quand ils souffrent, de savoir supporter leur souffrance sans se plaindre. Ils travaillent dans des conditions difficiles ? Qu'à cela ne tienne : ils y trouvent ample satisfaction malgré leurs avanies ! L'égoцентриque pense que les gens, qui travaillent dans des conditions difficiles sans se plaindre, ne se plaignent pas parce qu'elles y trouvent leur compte, et par conséquent méritent leur sort. De là à les dire masochistes, résignés à leur sort et y puisant une obscure satisfaction, il n'y a qu'un pas vite franchi par ce laborieux de la pensée qu'est l'égoцентриque averti. Celui-ci se croit en effet appelé à juger de tout et de tous, installé qu'il est par ses propres soins au centre d'un univers instamment prié de lui ressembler. Paradoxe ! Un monde peuplé d'égoцентриques est un cauchemar pour l'égoцентриque ! Il veut être unique et pour cause ! L'égoцентриque est ainsi un solitaire qui sait s'entourer...

Il manque à ce fâcheux d'avoir rencontré son Copernic...

Jean-Michel Guyot

